

B 21677

ÉTUDES FRANÇAISES

PUBLIÉES PAR

L'INSTITUT FRANÇAIS DE L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

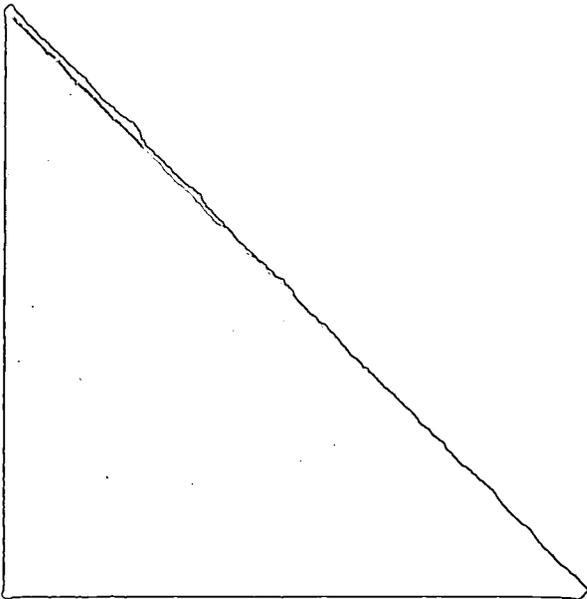
4.

UN DISCIPLE DU ROMANTISME FRANÇAIS MADÁCH ET LA TRAGÉDIE DE L'HOMME

PAR

LÁSZLÓ JUHÁSZ

SZEGED,
1930.





FRANCIA TANULMÁNYOK

KIADJA

A SZEGEDI EGYETEM FRANCIA PHILOLOGIAI INTÉZETE

4.

MADÁCH ÉS A FRANCIA ROMANTICIZMUS

IRTA

JUHÁSZ LÁSZLÓ

SZEGED

1930

7B216⁷

ÉTUDES FRANÇAISES
PUBLIÉES PAR
L'INSTITUT FRANÇAIS DE L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

4.

UN DISCIPLE DU ROMANTISME FRANÇAIS
MADÁCH ET LA TRAGÉDIE DE L'HOMME

PAR
LÁSZLÓ JUHÁSZ

SZEGED
1930

SZTE Egyetemi Könyvtár



J000502102

TJ414



TR 21677



INTRODUCTION.

C'est en cette année 1930 qu'on célèbre en France, comme en Hongrie, le centenaire de la bataille d'*Hernani* par laquelle la cause du romantisme fut gagnée. Comme du point de vue européen l'influence de la littérature française apparaît beaucoup plus considérable en Hongrie que dans les autres pays de l'Europe orientale, il est plus de circonstance que jamais de nous occuper de ce disciple du romantisme français que fut Imre Madách. *La Tragédie de l'Homme* est incontestablement l'oeuvre la plus considérable qui fut jamais créée par un parent spirituel des romantiques français et on admire encore davantage l'influence fertilisante de cet esprit, si l'on considère qu'elle s'est effectuée par la voie d'une matière relativement restreinte.

Depuis la publication de la traduction française de BIGAULT de CASANOVE on connaît en France aussi poème génial, dans lequel l'auteur peint les luttes de l'espèce humaine depuis la création jusque dans l'avenir le plus reculé. Après avoir commis le péché originel et avoir été chassé du paradis, Adam demande à Lucifer de lui montrer l'avenir de sa race. Lucifer évoque un songe, dans lequel Adam apparaît d'abord comme pharaon d'Égypte. Dégouté du pouvoir absolu il se fait champion de la cause du peuple sous la forme de Miltiade; désillusionné il se jette dans la débauche: il vit alors au temps de la décadence de Rome. Rappelé par la croix à de nouveaux combats, il les abandonne à la vue des luttes acharnées que se livrent entre eux les chrétiens de diverses sectes. Il s'adresse aux sciences pour trouver le calme cherché: maintenant il est Kepler. Mais bientôt il sera Danton faisant l'éloge de la

Révolution. Condamné à mort, il désire la libre concurrence : un tableau de nos jours apparaît, pourtant le bonheur n'y est pas. Adam exige alors une société collectiviste, gouvernée par la science : la réalisation en écrase la personnalité. Désespéré, le héros veut s'enfuir de la terre, cependant à l'appel du Génie de la Terre il y reparaît pour assister à la parfaite décadence de l'humanité. Adam se réveille désespéré, mais il recouvre son calme aux paroles du Seigneur : Lutte et aie confiance . . .

Le traducteur français dit à juste titre dans son Introduction que „jamais l'éternelle plainte humaine n'a retenti en accents plus poignants . . . le cri d'angoisse qui s'échappe sans interruption de ces deux cents pages résonne d'autant plus profondément en nous que le poète y fait une complète abstraction de son individualité : par quoi l'oeuvre de Madách est unique dans la littérature hongroise et peut-être aussi dans la littérature universelle.“

*

La Tragédie de l'Homme de Madách fut dès sa publication l'objet de recherches de littérature comparée. Cependant depuis János ERDÉLYI jusqu'à l'heure actuelle c'était l'influence allemande qu'étudiaient la plupart des critiques, si bien, qu'à la fin de la guerre plus de 20 livres et articles s'étaient fixés pour but l'étude de cette influence. On ne négligea évidemment pas d'étudier les rapports de Madách avec les auteurs hongrois contemporains ou antérieurs, avec la littérature anglaise et les classiques, quelques-uns conférèrent la tragédie avec IBSÉN et avec la littérature hébraïque¹, l'influence allemande n'en resta pas moins la plus généralement acceptée. Certes, il n'est plus nécessaire de réfuter l'opinion surannée selon laquelle *La Tragédie de l'Homme* ne serait autre chose que la copie, ou bien — comme le dit le pro-

¹ Cf. Béla Lázár: *A tegnap, a ma és a holnap*. Budapest, 1896. Chap. *Miszticizmus és modernség*. — Béla Bernstein: *Az ember tragédiája és a zsidó irodalom*. Annales II. de l' I. M., I. T.

fesseur ARNOLD² — une modification géniale du *Faust*. Pourtant l'opinion publique et même celle des philologues soutient toujours que GOETHE exerça sur MADÁCH une influence si profonde qu'elle amoindrit toutes les autres. Quant à l'influence française, elle ne fut abordée le plus souvent que comme une question accessoire, faisant partie d'un problème d'autre nature: au point de vue spécial des rapports franco-hongrois *La Tragédie de l'Homme* fut très peu examinée. Les articles peu nombreux qui traitent ce sujet n'ont pas produit — même pris dans leur ensemble — de résultat suffisant, bien que quelques questions de détail eussent été heureusement résolues. A notre avis la cause en est que tous les chercheurs ont comparé *La Tragédie de l'Homme* à un seul auteur, voire même à un seul ouvrage, mais que personne ne posa la question de la façon convenable: quelle influence la littérature française (c'est à dire la somme des lectures françaises de Madách) exerça-t-elle sur le poète. Un autre défaut des érudits — M. CZÓBEL excepté — fut d'ignorer la bibliothèque de Madách³; pour prouver leurs assertions ils se contentèrent d'établir un parallèle entre deux textes et, négligeant parfois même les recherches antérieures, ils tâchèrent de vérifier des suppositions d'ailleurs précédemment infirmées. Il va de soi que cette méthode de démonstration, ayant pour épreuve unique le parallèle entre deux textes, ne conduit le plus souvent qu'à des erreurs, puisque des dispositions et des idées analogues peuvent amener des auteurs hongrois, anglais et français aux associa

² Dans une conférence faite à une soirée de la Société Goethe à Vienne au mois d'avril 1928: *Le Faust de Goethe vu à travers son influence*.

³ Cf. M. Tolnai: „... nous ne possédons pas jusqu'aujourd' hui une édition complète de Madách et peu de savants eurent la chance de voir les manuscrits, les lettres, les notices et les pensées détachées, notées sur des morceaux de papier et de connaître la bibliothèque du poète.“ Egyetemes Philologiai Közlöny, année 1911, page 377. — Nous saisissons l'occasion de remercier l'administration du Musée National d'avoir bien voulu mettre à notre disposition la bibliothèque de Madách. En même temps nous présentons nos remerciements les plus sincères à l'administration de la Bibliothèque Universitaire de Szeged, ainsi qu'à celle de la Bibliothèque Somogyi, en particulier à M. M. Szécsényi et Szőke, conservateurs, de nous avoir procuré une partie considérable des livres et des revues nécessaires à notre travail.

tions et même aux expressions identiques sans que l'un ait jamais lu un seul mot de l'autre.

Comme nous nous proposons d'examiner dans le présent exposé toute espèce de rapports existant entre *La Tragédie de l'Homme* et la littérature française, nous allons avant tout passer en revue les recherches effectuées jusqu'à présent, conservant ce qu'elles ont produit d'utilisable et rejetant leurs conclusions prématurées. Nous engageant ensuite dans des voies nouvelles, nous traiterons l'influence des auteurs et des courants littéraires méprisée jusqu'à l'heure actuelle. Nous établirons pour critère la constatation que tel ouvrage dont nous voulons démontrer l'influence figure parmi les lectures de Madách. Nous n'avons enregistré comme source de la tragédie que les ouvrages dont les lettres, ou les autres oeuvres de notre poète prouvent suffisamment qu'il les connaissait; nous n'avons admis l'influence fertilisante que des idées dont nous avons pu démontrer la présence dans la conception du monde de notre auteur. Nous nous sommes efforcés de distinguer strictement l'emprunt voulu de la reminiscence et de marquer aussi les rencontres littéraires, en montrant l'affinité psychologique qui existe entre Madách et certains poètes, les plus grands de la littérature française: ce qui veut dire que la veine poétique de Madách égalait ce génie créateur qui inspira à Victor HUGO et à LAMARTINE leurs vers les plus admirés.

RECHERCHES ANTÉRIEURES

Károly SZÁSZ⁴ aborda le premier les relations de Madách avec la littérature française, en comparant *La Tragédie de l'Homme* à *La Légende des Siècles* de Victor HUGO. „HUGO, lui aussi, commence par la création — dit-il — et peint en tableaux vigoureux les luttes de la race humaine surtout aux points de nouvelle orientation.“ SZÁSZ nous fait remarquer que *La Légende des Siècles* contient 15 parties, d'une façon pareille *La Tragédie de l'Homme* est composée de 15 tableaux, en outre le passage *D'Eve à Jésus* montre beaucoup d'analogie avec les scènes 1–3, aussi bien que *Les trônes d'Orient* avec le quatrième épisode, la *Décadence de Rome* avec le sixième, *Le cycle héroïque chrétien — Les chevaliers errants* avec le septième, *Les mercenaires* avec le neuvième, *Le temps présent* avec le dixième et enfin *le Vingtième Siècle* avec le douzième. Ajoutons que dans la préface de *La Légende des Siècles* nous trouvons des motifs qui rapprochent les deux oeuvres davantage que la rédaction elle-même :

Exprimer l'humanité dans une espèce d'oeuvre cyclique, la peindre successivement et simultanément sous tous ses aspects, histoire, fable, philosophie, religion, science lesquels se résument en un seul et immense mouvement vers la lumière . . .

Remarquons cependant que Károly SZÁSZ lui-même ne considère pas ces ressemblances comme preuves d'influence, mais uniquement comme marques d'une parenté d'âme. C'est que *La Légende des Siècles* ne parut qu'à l'automne de 1859, tandis que Madách avait déjà commencé son drame au début de la même année. Après cela il reste encore à voir si la

⁴ *Az ember tragédiájáról*. Szépirodalmi füzetök, 1862.



préface ou quelques passages de *La Légende des Siècles* n'ont pas paru dans une revue française avant que Madách ait commencé sa tragédie. A cette question il faut répondre négativement. La première trace de l'oeuvre cyclique de Victor Hugo se trouve dans le numéro du premier septembre 1859 de la *Revue des Deux Mondes* qui contenait les passages intitulés *Le Sacre de la Femme* et *Le Mariage de Roland* suivis de la note que voici :

Deux volumes paraîtront prochainement qui tiendront une place toute particulière dans l'oeuvre poétique de M. Victor Hugo. *La Légende des siècles* tel est le titre de ce livre purement épique, sorte de *romancero*, d'histoire légendaire de l'humanité qui s'ouvre à la création et se continue à travers tous les âges et tous les peuples jusqu'aux faits contemporains . . . ⁵

Ainsi, puisque Madách ne pouvait avoir aucune connaissance de *La Légende des Siècles* avant septembre 1859, la possibilité d'une influence est à écarter. ⁶

*

Pour être complet, il faut faire mention de l'hypothèse de János ERDÉLYI⁷ selon laquelle Madách, en composant la scène du phalanstère aurait eu sous les yeux certains mots de Victor CONSIDÉRANT :

Pourrait-on trouver juste d'imposer les rôles, de changer l'ordre de la vocation, d'obliger Nodier à *garder les vaches*, Mm de Staël à écumer le pot au feu, Vaucanson à composer des opéras, Mozart à fabriquer des machines, Raphaël à fondre des chandelles, *Michel-Ange* à porter tout cela au marché et le marmiton à peindre des Vierges et à construire des basiliques. ⁸

⁵ *Revue des Deux Mondes*, année 1859, tome V. p. 184.

⁶ I. Kont est dans l'erreur en écrivant : „Si on veut dégager la nature des influences qui s'exercèrent sur ce poème dramatique... c'est certainement plutôt vers *La Légende des siècles* que vers le *Faust* qu'il faut tourner les yeux. „ *Étude sur l'influence de la littérature française en Hongrie*. Page 349, note.

⁷ Cf. Erdélyi : *Madách Imre. Az ember tragédiája*. Magyarországi, année 1862. — Pályák és Pálmák, Budapest, 1886.

⁸ *Destinée sociale, exposition élémentaire complète de la théorie sociale*, Paris 1834—45. T. 2. p. 214.; Erdélyi : ouvrage cité p. 481.

Selon Erdélyi il est possible que Madách ait écrit „cette invention absurde“ qu'est la scène du phalanstère en opposition à ce passage. Mais il admet lui-même que l'identité du motif de garder les vaches et de la personne de Michel-Ange puisse être un simple hasard. Nous n'avons aucune raison de supposer que Madách ait connu CONSIDÉRANT, la ressemblance démontrée peut être expliquée par l'influence d'un article de Maurice LUKÁCS dont nous parlerons bientôt. Par conséquent l'hypothèse d'une influence de CONSIDÉRANT sur Madách ne paraît pas admissible.

*

Mór KÁRMÁN⁹ attire notre attention sur le fait que deux philosophes français de l'école de SAINT-SIMON tentèrent en même temps que Madách de résoudre le problème fondamental de notre être. Pierre LEROUX¹⁰ soutient que l'homme étant attaché à la terre par la nature de son existence, son immortalité consiste à renaître après sa mort bien que sans souvenir de son existence préalable. A l'époque l'ouvrage de Leroux fit sensation, et il devait être connu aussi en Hongrie vu qu'il fut publié dans les années autour de 1840, au temps de l'enthousiasme pour les Français. Nous verrons d'autre part que Madách connaissait les idées saint-simones et leur portait un certain intérêt. Le fait que le poète pour personnifier l'humanité choisit un homme et une femme qui renaissent toujours après leur mort et souvent sans aucun souvenir de leur existence préalable peut être attribué à l'influence de Leroux. Mais il est impossible d'admettre que la tragédie ait pu être influencée par l'autre philosophe, Jean REYNAUD¹¹ qui professe que l'homme revient toujours, et chaque fois sur une planète différente de l'Univers. De même il faut nous opposer à une autre supposition de KÁRMÁN, d'après laquelle Madách emprunta les trois attri-

⁹ *Az ember tragédiája*. Budapesti Szemle vol. 124. pp. 57—115.

¹⁰ *De l'humanité, de son principe et de son avenir*. 2 vol. Paris 1840. Deuxième édition 1845.

¹¹ *Ciel et terre*. Paris 1854. Quatrième édition : 1864.

buts de Dieu, Idée, Force, Bonté, à l'école de SAINT-SIMON dont la devise était Force, Intelligence, Amour, ou bien à *l'Esquisse d'une philosophie* de LAMENNAIS. En réalité, Idée, Force, Bonté ne sont que l'essence morale de la Trinité, comme l'avait développé SAINT-AUGUSTIN: pour le savoir Madách n'eut aucun besoin de Leroux, ni de LAMENNAIS.¹² Kármán propose pour argument qu'il y avait des ouvrages de LAMENNAIS dans la bibliothèque de Madách: il en résulte que le poète connaissait *l'Esquisse*. En réalité les volumes que Madách possédait de LAMENNAIS traitaient tous des questions sociologiques, — *De la Religion* à part — et non pas théologiques et nous savons d'autre part que le poète qui s'intéressait vivement aux problèmes historiques et sociaux n'avait aucun goût pour ceux de nature théologique. En ce qui concerne la parenté morale, il n'y en a point entre les deux ouvrages.

*

Ce fut M. Ernő CZÓBEL qui prouva le premier un emprunt de Madách, à savoir au *Livre des orateurs* de CORMENIN-TIMON.¹³ Pour les paroles de Danton le poète se rattache particulièrement à cette source, selon toute probabilité pour donner l'illusion de l'exactitude historique.

Dans le discours que contient le *Livre des orateurs*, Danton prononce entre autres :

Le peuple n'a que du sang, il le prodigue. Allons, misérables! prodiguez vos richesses! Quoi! vous avez une nation entière pour levier, la raison pour point d'appui et vous n'avez pas encore bouleversé le monde.¹⁴

¹² Voir Saint Augustin: *De la Cité de Dieu*. Une traduction hongroise parut à Pest, 1860. — Cf. encore: „*Enfantin*, désireux de créer des dogmes semblables à ceux de l'Eglise, a prétendu trouver dans le Nouveau Christianisme une Trinité nouvelle . . . et il a fait observer que les formules de ce livre sont trinaires (morale, dogme, culte; beaux-arts, science, industrie). C'est là une simple invention, fondée sur des rapprochements fortuits de mots; on ne trouve pas trace d'une Trinité chez Saint-Simon.“ — G. Weill: *Saint-Simon et son oeuvre*. Paris 1894. P. 230.

¹³ Czóbel Ernő: *Madách és Cormenin-Timon*. EPhk. 1912. p. 160.

¹⁴ Louis Cormenin: *Livre des orateurs*, Paris. 1844. page 251.

Adam, comme Danton, dit :

Le peuple n'a d'autre trésor que le sang qu'il sacrifie avec une si prodigue générosité à la patrie. Et celui qui, disposant de ce trésor sacré d'un peuple, n'est pas capable de conquérir le monde, est un traître¹⁵

Selon le livre de CORMENIN Danton prononce encore les paroles suivantes :

Et que m'importe d'être appelé buveur de sang ? Que m'importe ma réputation ? Que la France soit libre et que mon nom soit flétri !¹⁶

Et dans *La Tragédie de l'Homme* :

Et si nous sommes pour l'instant des hommes sanguinaires, si l'on nous regarde comme des monstres, qu'importe, pourvu que la patrie soit grande et libre !¹⁷

TIMON chez Danton s'écrie en montant à l'échafaud :

Robespierre ! je t'ajourne à comparaitre avant trois mois sur l'échafaud !¹⁸

Dans *La Tragédie de l'Homme* Ádám prononce presque textuellement les mêmes paroles :

Mais du haut de cet échafaud je te convie à me suivre dans trois mois sur le même chemin.¹⁹

¹⁵ Nincs más kincse a
Népnek, mint a vér, melyet oly pazar
Nagytelkűséggel áldoz a hazának.
S ki egy népnek szent kincsével parancsol,
Nem bírván meghódítani a világot,
Az áruló (2176—2179).

Les citations sont tirées de la traduction de Charles Bigault de Casanove, pour le numéro des vers du texte original nous avons suivi l'édition de Bernát Alexander.

¹⁶ Cormenin: ouvrage cité, p. 251.

¹⁷ És hogyha mindjárt vérengzők vagyunk is,
Tekintsenek bár szörnyeteg gyanánt,
Csak a haza legyen nagy és szabad. (2162—65).

¹⁸ Cormenin: ouvrage cité, p. 250.

¹⁹ ... im ezennel felszólítalak,
Hogy három hó alatt kövess ez úton. (2386—87).

Cette dernière citation est d'autant plus convaincante à nos yeux que selon d'autres sources Danton aurait prédit la mort de Robespierre avant six mois; et c'est uniquement selon CORMENIN-TIMON que Danton l'annonce comme devant survenir dans trois mois. Notons encore que le *Livre des orateurs* était du nombre des livres que le poète mettait à part, que Madách collaborait au *Pesti Hirlap* sous le pseudonyme de *Timon* et les assertions de M. CZOBEL se trouvent vérifiées.

*

Déjà une des dernières années du siècle passé M. Iván SZIGETVÁRI²⁰ proposa l'hypothèse que Madách aurait emprunté les éléments de la scène du phalanstère à FOURIER, à la *Politeia* de PLATON et à la phrénologie de GALL. Ce qui nous intéresse est exclusivement le premier point dont M. Vilmos TOLNAI prouva l'inexactitude. Selon lui la source principale de la scène de Londres, en même temps que la source unique de la scène du phalanstère est un article du politique centraliste, Móric LUKÁCS, publié dans l'*Athenaeum* en 1843, sous le titre *Quelques mots sur le socialisme*.²¹ M. Tolnai fonde sa supposition d'une part sur les relations amicales qui existaient entre Madách et LUKÁCS et sur le fait que le poète séjournait à Pest lors de la publication de l'article, et d'autre part sur des parallèles dont nous citerons les mieux venus :

Le cancer du prolétarisme et de ce qui le suit, le paupérisme.... détruit les bases du bien-être des Etats de l'Europe occidentale. Il est à prévoir que, tôt ou tard, il y éclatera une tempête dont les signes avantcoureurs se manifestent déjà dans la rébellion des ouvriers en Angleterre²²... la liberté illimitée de la concurrence... à la suite de laquelle les fabricants sont pour ainsi dire obligés de réduire le plus possible les salaires en vue d'une production à bon marché.²³

²⁰ Szigetvári Iván: *Madách és a szocializmus*. Egyetemes Phil. Közl., année 1898, p. 840.

²¹ Tolnai Vilmos: *Madách londoni és phalansterjelenetének egyik forrásáról*. EPhK, année 1911.

²² Lukács Móricz: *Néhány szó a szocializmusról*. Athenaeum, année 1843, p. 53.

²³ Idem. pp. 55-56.

Premier manufacturier.

J'ai beau faire, je ne puis soutenir la lutte, tout le monde veut payer moins cher; je suis forcé de falsifier mes marchandises.

Second manufacturier.

Il faut abaisser les salaires.

Premier manufacturier.

Impossible, ne se révoltent-ils pas à présent, parce qu'ils ne peuvent pas vivre les chiens qu'ils sont.²⁴

Autres rapprochements convaincants :

D'autres cherchaient la raison de la misère dans le changement des circonstances industrielles... dans la substitution des machines au travail humain et à la force manuelle.²⁵

Premier ouvrier.

Je te dis, les machines sont l'oeuvre du diable: elles nous arrachent le pain de la bouche.²⁶

Ils réclament de remettre les droits politiques... (au moyen de l'introduction d'un gouvernement saintsimonien) à une hiérarchie cléricale se composant d'artistes et de savants... à la classe cléricale dominante appartient le droit de fixer à chacun le domaine de son activité.²⁷

Tous les hommes sont désormais associés en vue d'une oeuvre commune, la science veille, entourée de respect universel, sur le cours tranquille de cette belle ordonnance.²⁸

Il est facile aussi de trouver dans cet article le fondement de la scène Luther—Cassius—Platon—Michel-Ange que

²⁴ Első gyáros. Hiába, a versenyt nem állhatom,
Mindenki az olcsóbb után eseng.
Árúm jóságát kell megvesztegetnem.

Második gyáros. A munka bérét kell csökkenteni.

Első gyáros. Azt nem lehet, most is lázonganak.

Hogy meg nem bírnak élni, a kutyák... (1910—15)

²⁵ Lukács: ouvrage cité p. 55.

²⁶ A gépek, mondom, ördög művei,
Szánktól ragadják a kenyeref el. (2731—32).

²⁷ Lukács: article cité, p. 58.

²⁸ Közécl felé társ már most minden ember
S a csendesesen folyó szép rend fölött
Tisztelve áll örül a tudomány. (3170—73)

János ERDÉLYI, comme nous venons de le dire, voulait attribuer à l'influence de CONSIDÉRANT:

Il faut savoir gré à FOURIER ensuite d'avoir démontré les côtés nuisibles de la division de travail tant réclamée par les économistes qui suivaient Adam Smith... si nous respectons dans le pauvre ouvrier un homme, un être ayant une âme et une raison, il est impossible de ne pas reprouver ce principe exagéré qui, en le condamnant à une occupation abêtissante et dépravante par sa perpétuelle uniformité, l'abaisse au rôle d'une pièce d'engrenage inerte.²⁹

Considérons que le mot *phalanstère* se trouve aussi dans l'article de LUKÁCS, après quoi il faut convenir que M. TOLNAI réussit à réfuter l'hypothèse de M. SZIGETVÁRI et qu'il a exactement marqué dans l'article de Lukács une des sources d'information de Madách sur le socialisme. Il enrichit donc la critique littéraire d'une donnée précieuse, mais il exagère l'importance de l'article en l'acceptant pour la source première et unique du socialisme de Madách sans même se poser la question si le poète n'a pu puiser en d'autres oeuvres les doctrines saint-simoniennes et fourieristes. „La liberté illimitée de la concurrence“... ces paroles de Lukács se rapportent exclusivement à la rivalité économique. M. TOLNAI en veut néanmoins faire dériver la querelle entre les ouvriers et les soldats.³⁰ À notre avis il ne s'agit pas d'une simple rivalité, les quelques vers dont parle M. TOLNAI symbolisent bien l'hostilité de deux classes sociales. M. TOLNAI néglige les heures supplémentaires bien que pour ces motifs Madách eût les sources faciles à montrer, sur lesquelles nous reviendrons en touchant la question de l'influence de LAMENNAIS.

Nous devons encore à M. TOLNAI deux petites références concernant les relations de *La Tragédie de l'homme* avec la littérature française. Le savant dans la scène XII dit:

²⁹ Lukács: article cité p. 59.

³⁰ M. Tolnai: article cité, p. 382.

Ce métal-ci s'appelait fer, et, tant qu'il ne fut pas épuisé on n'eut pas besoin de creuser le sol pour obtenir l'aluminium.³¹

L'emploi de la forme française du mot permet de conclure que c'était d'une source française que le poète apprit l'invention d'Henry SAINTE-CLAIRE DEVILLE consistant en la production de ce métal en gros.

Dans un autre article M. TOLNAI rapproche les vers suivants:

Le présent n'inspire jamais de respect, comme il n'y a pas de grand homme en robe de chambre.³²

d'un propos du maréchal de CATINAT:

Il faut être bien héros pour l'être aux yeux de son valet de chambre,³³

*

M. Géza VOINOVICH remarque dans sa monographie bien connue que l'esprit de ROUSSEAU pénétra considérablement les poésies de Madách. Cet esprit „est visible auprès du panthéisme goethéen, avec une nuance morale propre en voyant la source et la promotrice de tout bien dans la nature, celle de tout mal dans la société“³⁴ M. Voinovich ne prouve, ni n'illustre son affirmation et par suite on ne peut trop savoir à quoi il pense. Adam ne dit mot sur le retour à la nature, il n'avance nulle part que le progrès des sciences et des arts ait contribué à corrompre l'humanité; bien au contraire il professe la confiance dans le progrès. Peut-être que M. VOINOVICH eut la scène Lovel sous les

³¹ Ezt az ércet itt

Vasnak nevezték el s míg el nem fogyott,

Az alumínért nem kellett kutatni.

Voir M. Tolnai: *Madách Ember tragédiájához*. Irodalomtörténet, année 1914, p. 408.

³² Sohase tiszteletes a jelen,

Mint embernagyság a hálószobában.

³³ M. Tolnai: *Az ember tragédiája londoni színéhez*. Irodalomtörténet, année 1914, p. 317.

³⁴ Madách Imre, 192, p. 450.

yeux. Qu'il nous soit permis de renvoyer le lecteur au chapitre sur LAMENNAIS, où nous analyserons cette scène et n'en citer que les paroles d'Adam auxquelles M. VOINOVICH a songé selon toute probabilité :

Spectacle cruel et déchirant, pourquoi me tenter? Qui peut dire lequel en ce cas est le plus coupable? Ou bien ne serait-ce peut-être que la société? Quand elle est pourrie, — les crimes pullulent.

Lovel: La société, oui. ³⁵

Mais ces vers eux-mêmes font voir combien Adam est loin de vouloir détruire la société: il ne réclame que la réorganisation d'une société pourrie :

Au lieu de cela, je souhaite une association qui protège sans punir, encourage sans terrifier, où les forces de tous concourent à une action commune... ³⁶

La thèse de M. Voinovich n'est donc aucunement admissible.

*

L'étude la plus récente concernant les relations françaises de *La Tragédie de l'Homme* est un article de M. Dezső PAIS ³⁷. L'auteur y tâche de démontrer que la préface de *Jocelyn* et les *Avertissements* de la *Chute d'un ange* influencèrent la conception de l'idée générale de l'oeuvre de Madách; certaines idées de ces deux épopées peuvent être retrouvées dans certains passages de la tragédie. Nous acceptons les deux thèses et nous allons les étudier d'une façon plus détaillée dans la partie sur l'influence de LAMAR-

³⁵ Velőt fagyasztó látvány, mit kísérlsz,
Ki mondja itt meg, melyik bűnösebb,
Avagy csupán a társaság talán,
Hol ez rohad, buján tenyész a bűn.
Lovel: A társaság, igen. (3058—62)

³⁶ Én társaságot kívánok helyette,
Mely véd. nem büntet, buzdít. nem riaszt
Közös erővel összeműködik... (3107—8)

³⁷ *Madách és Lamartine*. EPHK, anné 1919.

TINE. Mais comme nous avons promis de faire dans ce chapitre l'analyse critique de tous les articles parus jusqu'à présent, nous nous voyons obligés de remarquer que M. PAIS réussit à démontrer seulement la première partie de sa thèse, à savoir l'influence de Lamartine sur la conception de l'idée générale. Quant à la similitude des détails il n'est pas si heureux : il ne rapproche des textes avec succès qu'une seule fois :

La sage en sa pensée dit un jour : Pourquoi,
Si je suis fils de Dieu, le mal est-il en moi ?
Si l'homme dut tomber, qui donc prévint sa chute ?
S'il dut être vaincu, qui donc permit la lutte ?³⁸

De même dans *La Tragédie de l'Homme* Ève dit :

Pourquoi nous punirait-il?... S'il nous a tracé la route qu'il souhaite nous voir suivre, il nous a sans doute prémunis en même temps contre tout instinct coupable qui nous en écarterait... Si le péché entre aussi dans ses desseins, ainsi que les tempêtes alternent avec les jours de radieux soleil, qui regarde celles-là comme plus coupables, parce qu'elles mugissent que ceux-ci qui réchauffent et vivifient ?³⁹

Les autres parallèles de M. PAIS sont moins admissibles. En voici des exemples :

De ses accents sa femelle ravie
Veille attentive en oubliant le jour ;
La saison fuit, l'oeuf éclôt et sa vie
N'est que printemps que musique et qu'amour.⁴⁰

³⁸ *La chute d'un ange*. Oeuvres complètes. VII. pp. 225—6.

³⁹ Miért büntetne ? Hisz ha az útat
Kitűzte, melyen, hogy menjünk, kívánja,
Együttal olyanná is alkotott,
Hogy vétkes hajlam másfelé ne vonjon...
Ha meg a bűn szintén tervében áll,
Mint a vihar verőfényes napok közt.
Ki mondja azt vétkesbnek, mert zajong,
Mint ezt, mivel ételtve melegít. (306—315)

⁴⁰ *Jocelyn*. IV. Oeuvres compl. pp. 133—34.

Lucifer: Tout ce qui vit a une durée égale, l'arbre centenaire, comme l'insecte éphémère. Il sent, jouit, aime et disparaît quand il a accompli sa journée et que l'instinct est satisfait.⁴¹

Que le temps naît du temps et la chose de la chose,
Qu'une forme périt afin qu'une autre éclore,
Que tout être enfin n'est qu'un commencement.⁴²

Lucifer: „Tu es” — la soite parole! Tu as été, tu seras. L'existence est un devenir et un passé perpétuels.⁴³

M. PAIS veut faire dériver même les vers 2162--65 (Et si nous sommes pour l'instant des hommes sanguinaires... etc.) d'un passage de *Jocelyn* bien que la source en ait été déjà découverte par M. CZÓBEL. Il connaît évidemment l'article de ce dernier, il s'y réfère, mais il ne fait même pas une tentative pour le réfuter.

*

Enfin il faut indiquer après Bernát ALEXANDER⁴⁴ que les vers suivants du drame :

Adam: Q'est-ce alors que la grandiose, le sublime?

Lucifer: Ce qui est peut-être risible pour les autres Ces deux notions ne sont séparées que par un fil.⁴⁵ —

ne représentent autre chose que la modification du mot français: „Il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule.“

⁴¹ Minden, mi él, az egyenlő soká él,
A százados fa, s egynapos rovar,
Eszméi, örül, szeret és elbukik,
Midőn napszámát s vágyait betölté. (517—520)

⁴² *Jocelyn* deuxième époque. Ouvr. c. pp. 133—4.

⁴³ „Vagyok” — bolond szó! Voltál és leszesz.
Örök levés s enyészet minden élet. (414—5.)

⁴⁴ Madách Imre: *Az ember tragédiája*. Jegyzetekkel és magyarázatokkal kiadta Alexander Bernát. III. kiad. Budapest, 1919. p. 87.

⁴⁵ Ádám: Mi akkor a magasztos, nagyszerű?
Lucifer: Az, ami másnak tán kacagtató.
Egy szál választja csak e két fogalmat.

* * *

Nous venons de passer en revue ce qu'on a pu écrire jusqu'à présent sur les rapports de *La Tragédie de l'Homme* avec la littérature française. Dans les paragraphes suivants nous examinerons les influences et les coïncidences diverses que nous prétendons encore pouvoir démontrer en séparant autant que possible les premières des secondes. L'importance de leur ensemble sera mise en relief dans le dernier chapitre, ou le lecteur trouvera notre conclusion.

LE XVIII^e SIÈCLE.

Parmi ceux dont nous pouvons démontrer l'influence sur Madách, VOLTAIRE est le premier dans l'ordre chronologique. Évidemment, tout un monde sépare les deux poètes: pour ne marquer que la différence la plus saillante, il n'y a pas trace du cynisme de Voltaire dans l'âme du poète hongrois. Notre hypothèse n'en est que plus curieuse. Elle est soutenue par le fait que tous les drames de Voltaire, *La Pucelle d'Orléans*, ainsi que les romans *Candide*, *l'Ingénu* et *Le philosophe sans le savoir* se trouvaient parmi les livres de Madách, nous pouvons donc supposer sans risque d'erreur que le poète a connu aussi les autres romans.

La composition du roman *Le monde comme il va* présente une grande analogie avec celle de la tragédie: tour à tour Babouc s'enthousiasme pour le beau et le bien qu'il voit dans Persépolis et désire la destruction de la ville. La variation entre thèse et antithèse est terminée par une synthèse: Babouc avoue que le monde n'est pas aussi idéal qu'il lui semblait parfois, mais il n'est pas non plus si méchant qu'il était souvent enclin à le croire: il faut le laisser comme il est. — *La Tragédie de l'Homme* est bâtie, elle aussi, sur la variation de la thèse et de l'antithèse et se termine par une synthèse.⁴⁶

En dehors de cet accord de forme extérieure, il y a des ressemblances essentielles dans les détails. Quant aux données historiques de la scène de Tancrede, Madách les avait assurément tirées de GIBBON,⁴⁷ mais le coloris est purement

⁴⁶ Pour un parallèle possible avec *Hegel* sur ce point voir Voinovich: Ouvrage cité, p. 270.

⁴⁷ Vértesy Jenő: *Gibbon, mint szépiróink forrása*. Irodalomtörténet, 1916.

voltairien. Voici d'abord un passage de Voltaire:

On coupait la tête à un vieillard vénérable lorsque j'arrivai à La Haye. C'était la tête chauve du premier ministre Barneveldt, l'homme qui avait le mieux mérité de la République. Touché de pitié, je demandai quel était son crime et s'il avait trahi l'État. Il a fait bien pis, répondit un prédicant à manteau noir: c'est un homme qui croit que l'on peut se sauver par les bonnes oeuvres aussi bien que par la foi...⁴⁸

Il est aisé de voir combien Voltaire méprise les disputes théologiques entre luthériens et calvinistes. Elles sont pour lui des subtilités mesquines, de même que pour Adam et avec lui sensiblement pour Madách le sont les querelles *homoiousion*—*homoousion* entre les ariens et l'Église de Rome. „Renoncez à ce *iota*, mes amis“⁴⁹ conseille Adam parlant sous la forme de Tancrede aux hérétiques et lorsque ces derniers préfèrent le bûcher, il est désespéré de voir que pour un *iota* on peut marcher si résolument à la mort.⁵⁰

Dans un passage qui suit presque immédiatement celui que nous venons de citer, Voltaire décrit comment les jésuites mènent au bûcher un groupe de Juifs qui ne voulaient pas se convertir au christianisme, des hérétiques et d'autres condamnés. Cette description concorde visiblement avec la scène des hérétiques du 7^e tableau. Voltaire rejette le dogmatisme en faveur du déisme pur: cette idée est exprimée le plus nettement dans *l'Histoire de Jenni*, mais elle est répandue à travers toute l'activité littéraire du philosophe français. Les biens terrestres sont les créations de Dieu, le plaisir qu'ils offrent est une grâce du Seigneur: cette pensée est clairement manifestée dans les *Lettres philosophiques*, particulièrement dans la lettre XXV (Sur les pensées de Pascal):

⁴⁸ *Histoire des voyages de Scarmentado*. Cf. encore *l'Ingénu* chap. XIX. „Gordon fit en peu de mots l'histoire et du jansénisme et du molinisme et des persécutions dont l'un parti accablait l'autre et de l'opiniâtreté de tous les deux. L'Ingénu en fit la critique et plaignit les hommes qui non contents de tant de discordes que leurs intérêts allument se font de nouveaux maux pour des intérêts chimériques et pour des absurdités inintelligibles.“

⁴⁹ Adjátok fel, barátim, azt az i-t. (1547).

⁵⁰ Egy i miatt is mehetni ily elszántan a halálba. (1599).

S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui et non les créatures.

Il faut aimer et très tendrement les créatures; il faut aimer sa patrie, sa femme, son père, ses enfants et il faut si bien les aimer que Dieu nous les fait aimer malgré nous. Les principes contraires ne sont propres qu'à faire de barbares raisonneurs.

Mádách parle d'une manière toute semblable par la bouche d'Adam :

... ces pleutres ne font que blasphémer Dieu, comme des rebelles en dédaignant ses dons.⁵¹

Le voeu de célibat et celui de virginité sont aussi violemment attaqués par Voltaire :

... un usage insensé, qui énervait et dépeuplait plusieurs pays méridionaux: cette coutume était d'enterrer tout vivants, dans de vastes cachots un nombre infini des deux sexes, éternellement séparés l'un de l'autre et de leur faire jurer de n'avoir jamais de communication ensemble.⁵²

... cette assemblée était une espèce de prison où on tenait les filles enfermées...⁵³

Adam, lui aussi, éclate :

Oh! sainte Mère! Toi qui personnifies le pur amour, tu ne t'es pas détournée, offensée par une promesse aussi impie qui imprime à tes vertus un stigmaté de péché, en changeant en malédiction la faveur céleste?⁵⁴

Et à la fin de la scène :

J'ai souhaité ennoblir nos jouissances et l'on a imprimé à ces plaisirs un stigmaté de péché.⁵⁵

⁵¹ ... e gyávák csak Istent káromolnak,
Mint lázadók megvetve kegyeit. (1506—6).

⁵² *La princesse de Babylone*. § VI.

⁵³ *L'Ingénu*, chap. VI.

⁵⁴ Ádám: Oh, te anya!

Te testesített tiszta szeretet,
Nem fordultál el megbántva ily
Szentségtelen igérettől. minő
Erényeidre nyom bűnbélyeged,
Átokká téve az égnek malaszíját. (1751—6).

⁵⁵ Nemesebbé vágytam tenni élvezink
S bűn bélyegét süték az élvezetre. (1822—3.)

L'Ingénu veut donner l'assaut au couvent pour délivrer sa bien-aimée; de même qu'Adam veut forcer la porte du cloître pour en tirer Isaure. Notons encore que certaines pensées du II^e et du III^e tableau nous rappellent aussi des passages de Voltaire:

Mon père, votre grâce efficace ferait Dieu auteur du péché aussi: car il est certain que tous ceux à qui cette grâce serait refusée pécheraient; et qui nous livre au mal n'est-il pas auteur du mal? ⁵⁶

Ève Pourquoi nous punirait-il? S'il nous a tracé la route qu'il souhaite nous voir suivre, il nous a sans doute prémunis en même temps contre tout instinct coupable qui nous en écarterait. Eh quoi? sujets comme nous sommes au vertige, il nous placerait au-dessus de l'abîme et nous destinerait à la damnation? ⁵⁷

Voici un autre parallèle:

. . . quand il faut mourir . . . avoir vécu une éternité ou avoir vécu un jour, c'est précisément la même chose. ⁵⁸

Tout ce qui vit a une durée égale, l'arbre centenaire comme l'insecte éphémère . . . Un jour et un siècle se valent à peu près. ⁵⁹

Chose curieuse, ces deux dernières idées se retrouvent aussi chez LAMARTINE. Cependant il serait hors de propos d'examiner si les vers de Madách cités plus haut sont à attribuer à l'influence de Voltaire, ou bien à celle de LAMARTINE. Contentons-nous de constater que les passages cités prouvent la parenté spirituelle de Madách aussi bien avec Voltaire qu'avec LAMARTINE.

*

⁵⁶ *L'Ingénu*, chap. X.

⁵⁷ Miért büntetne? — Hisz ha az utat
Kíűzte, melyen, hogy menjünk, kívánja,
Együttal olyanná is alkotott,
Hogy vétkes hajlam másfelé ne vonjon.
Vagy mért állított mély örvény fölé
Szédelő fejjei kárhozatra szánva. (306—311.)

⁵⁸ *Micromégas*, chap. II.

⁵⁹ Minden, mi él, az egyenlő soká él,
A százados fa, s egy napos rovar
Egy század, egy nap, szinte egyre megy. (517—522.)

Nous pouvons trouver un accord digne de notre attention entre *Les Ruines* de Constantin François Chassebeuf VOLNEY et *La Tragédie de l'Homme*. En langue hongroise ce livre n'a paru qu'en 1882, mais Madách en possédait une traduction allemande. Volney professe, lui aussi, la foi dans le progrès :

Diese Verbesserung wird notwendige Wirkung der Gesetze der Natur; denn vermöge seiner Empfänglichkeit für Empfindungen strebt der Mensch eben so unaufhaltsam, sich glücklich zu machen . . . als das Wasser, sich zu ebnen.⁶⁰

À la fin du même chapitre le Génie prédit la révolution française. Cette prophétie présente une ressemblance frappante avec la fin de la première scène de Kepler :

Möge nur ein tugendhafter Anführer sich zeigen! Möge ein gerechtes, mächtiges Volk erscheinen! die Erde wird es zur höchsten Macht erheben; denn sie wünscht es herbei, sie ruft es und mein Herz, vernimmt es. — Er drehte sich mit dem Kopfe nach der Seite des Occidents: Ha, fuhr er fort, schon dringt ein dumpfes Geräusch in mein Ohr; ein Ruf der Freiheit, an fernen Gestaden ausgestossen, töntimalten Festlande wieder...⁶¹

Adam: Oh! viendra-t-il un temps qui fasse fondre cette indifférence égoïste et avec une énergie nouvelle regarde bien en face les guenilles du passé, s'érige en juge, punisse et relève... Oh! j'entends, oui, j'entends le chant de l'avenir, j'ai trouvé le mot, le sublime talisman qui rajeunira le vieux monde.⁶²

*

⁶⁰ Volney: *Die Ruinen*. Aus dem Französischen von Georg Forster. 10-te Auflage Braunschweig 1850. Chap. XIII. p. 76. — L'exemplaire de Madách étant perdu, nous nous sommes servi, de cette édition qui tout en étant postérieure à l'édition que possédait Madách est parfaitement conforme au texte de celle là.

⁶¹ Ibidem, p. 79.

⁶² Oh, jő e kor, mely a rideg közönyt
Leolvastandja, s mely új tetterővel
Szemébe néz az elavult romoknak,
Bíróul lép fel, büntet és emel.

Oh, hallom, hallom a jövő dalát,
Megleltem a szót, azt a nagy talizmánt,
Mely a vén földet ifjává teszi. (2129—40.)

Voilà le rôle de la littérature française du XVIII^e siècle pour *La Tragédie de l'Homme*. La place prépondérante est réservée au XIX^e siècle.

LAMARTINE.

Observant toujours l'ordre chronologique suivi jusqu'à présent, commençons par le premier représentant de l'école romantique. M. Dezső PAIS (voir notre chapitre *Recherches antérieures*) nous a fait remarquer l'influence qu'avaient exercée d'une part les préfaces de *Jocelyn* et de la *Chute d'un ange* sur la conception, d'autre part certains passages des deux épopées sur quelques parties de *La Tragédie de l'Homme*. Voici les textes de Lamartine en question :

... aujourd'hui les individualités disparaissent... l'oeil humain s'est élargi par des religions et des philosophies qui ont enseigné à l'homme qu'il n'était qu'une partie imperceptible d'une immense et solidaire unité, que l'oeuvre de son perfectionnement était une oeuvre collective et éternelle... Les hommes ne s'intéressent plus tant aux individualités, ils les prennent ce qu'elles sont: des moyens ou des obstacles de l'oeuvre commune. L'intérêt du genre humain s'attache au genre humain lui-même... Ce sujet, il s'offrait de lui-même, il n'y en a pas deux: c'est l'humanité, c'est la destinée de l'homme... Mais ce sujet si vaste, il fallait trouver sa forme, son drame, ses types individuels.⁶³

La nature morale en est le sujet, comme la nature physique fut le sujet du poète Lucrèce. L'âme humaine et les phases successives par lesquelles Dieu lui fait accomplir ses destinées perfectibles, n'est ce pas le plus beau thème des chants de la poésie.⁶⁴

Ce sujet, ai-je dit, c'est l'âme humaine, c'est la métempsychose de l'esprit, ce sont les phases que l'esprit humain parcourt pour accomplir ses destinées perfectibles et arriver à ses

⁶³ Préface de *Jocelyn*: „Ces poèmes étaient autant de chants épars de mon épopée de l'âme”, dit Lamartine dans son *Cours familier de littérature*. III. p. 365.

⁶⁴ Avertissement de la *Chute d'un ange*.

fins par les voies de la Providence et par ses épreuves sur la terre.⁶⁵

M. PAIS soutient que *La Tragédie de l'Homme* exprime la même idée et nous sommes d'avis que ces trois extraits suffisent amplement pour justifier son hypothèse. C'est en effet „l'âme humaine et les phases successives par lesquelles Dieu lui fait accomplir ses destinées perfectibles“ que peint la tragédie. L'individu n'est qu'une partie imperceptible d'une immense unité. Et nous y ajoutons encore que Madách, non content de réaliser l'idée empruntée à Lamartine l'exprime encore par les vers qui suivent:

... seulement ne crois pas que tout l'être de l'homme soit resserré dans ce corps de boue. Regarde les fourmis et l'essaim d'abeilles. Des milliers d'ouvriers vont et viennent machinalement, accomplissent aveuglément leur fonction, errent à l'aventure; mais prises dans la totalité elles vivent et agissent comme un individu permanent dans l'esprit qui les a créées et réalisent sûrement le plan... Ton corps, il est vrai, tombera de même en poussière, mais il renaîtra sous cent formes nouvelles...⁶⁶

Remarquons dès maintenant que cette pensée dérive de la doctrine saint-simonienne. Cependant nous laissons ce fait de côté pour l'instant, d'autant que nous analyserons le saint-simonisme dans un chapitre particulier. D'ailleurs il est certain que Madách connaissait les deux épopées discutées; qu'il se soit occupé du saint-simonisme ou non, Lamartine l'influença, cela est sûr. De même que Lamartine

⁶⁵ *La Chute d'un ange*. Avertissement de la deuxième édition. Voir aussi dans le deuxième chapitre le passage sur les recherches de M. Pais.

⁶⁶ Csak azt ne hidd, hogy e sár-festbe van
Szorítva az ember egyénisége.
Látád a hangyát és a méherajt,
Ezer munkás jár dörén összevissza,
Vakon cselekszik, téved, elbukik,
De az egész, mint állandó egyén,
Együttleges szellemen él, cselekszik,
Kitűzött tervét bizton létesíti.

Portested is széthulland így, igaz,
De száz alakban ujólag felélsz. (524-534.)

projetait 15 visions pour *La Chute a'un ange, La Tragédie de l'Homme* est composée de 15 tableaux.

Notons encore que dans l'oeuvre cyclique de Lamartine la femme, toujours la même femme quoique sous des formes différentes, aurait dû apparaître aux côtés du héros, comme le remarque justement M. HOEGEN dans sa thèse *Die Menschheitsdichtungen der französischen Romantiker* (p. 72.): „Indessen soll aber Cédar Jocelyn sein; und Jocelyn ist nach dem Ausgang der Dichtung ewig mit Laurence, zu der Daidha in Parallele steht, verbunden.“ Il en est de même dans l'oeuvre de Madách.

*

Ensuite nous trouvons de nombreux accords dans les détails :

Pourtant chaque atome est un être!
 Chaque globule d'air est un monde habité!
 Chaque monde y régit d'autres mondes peut-être,
 Pour qui l'éclair qui passe est une éternité!
 - Dans leur leur de temps, dans leur goutte d'espace,
 Ils ont leurs jours, leurs nuits, leur destin et leur place,
 La pensée et la vie y circule à flot;
 Et pendant que notre oeil se perd dans ses extases
 Des milliers d'univers ont accompli leurs phases
 Entre la pensée et le mot.⁶⁷

Et Lucifer dans la tragédie dit :

Tout ce qui vit a une durée égale, l'arbre centenaire,
 comme l'insecte éphémère. Il sent, jouit, aime et disparaît quand
 il a accompli sa journée et que l'instinct est satisfait...
 Un jour et un siècle se valent à peu près.⁶⁸

Nous avons dit dans le chapitre qui précède que cette idée, aussi bien que cette autre que nous avons citée au premier chapitre se retrouve dans la philosophie de VOLTAIRE, on ne peut donc affirmer avec une certitude absolue qu'il s'agisse

⁶⁷ *Jocelyn*, quatrième époque, Grotte des Aigles, le 6 mai 1794.

⁶⁸ Voir les notes 41 et 59.

ici d'une influence directe de Lamartine. Mais il n'y a pas le moindre doute pour l'accord suivant :

Mon coeur me l'avait dit: toute âme est soeur d'une âme.
 Dieu les créa par couple et les fit hommes ou femmes.
 Le monde peut en vain un temps les séparer.
 Leur destin tôt ou tard est de se rencontrer.
 Et quand ces soeurs du ciel ici bas se rencontrent.
 D'invincibles instincts l'une à l'autre les montrent
 Chaque âme de sa force attire sa moitié.
 Cette rencontre, c'est l'amour ou l'amitié.

— — — — —
 Par l'infaillible instinct le coeur soudain frappé.
 Ne craint pas de retour, ni de s'être trompé;
 On est plein d'un attrait qu'on n'a pas senti naître;
 Avant de se parler on croit se reconnaître.⁶⁹

Qu'est-ce autre chose que l'amour soudain de Tancrede et Isaure :

Adam (la relevant). Reviens à toi, ô noble dame, tu es en sûreté ici. Que tu es charmante! Qu'est-il arrivé?... A ce qu'il me semble, je t'ai déjà connue autrefois, alors que nous étions réunis devant l'escabeau de Dieu.⁷⁰

Il y a encore d'autres parallèles qui prouvent la parenté morale entre les deux poètes :

Ce jeune mousse, ardente sentinelle,
 C'est toi, poète, au dévorant regard
 Quand l'équipage à genoux pleure et prie,
 Quand matelot et pilote sont las,
 Prophète aimé, Dieu par ta voix leur crie:
 „Marchez toujours, le bonheur est là-bas.“⁷¹

Il est évident que ces vers reflètent tout l'essentiel de *La*

⁶⁹ *Jocelyn*. De la grotte, 16 septembre 1793.

⁷⁰ Ádám (felkarolva). Eszniéj, ó nemes hölgy,
 Itt biztosan vagy. Vesd f. l. szép szemed.
 Minő igéző! Vajh mi érheté (1663—5).
 Úgy rémlik, egykor már ismertelek,
 Hogy együtt álltunk Isten zsámolyánál. (1843—4).

⁷¹ *Utopie*. — *Harmonies poétiques*.

Tragédie de l'Homme. Dans la triste époque qui suit l'échec de la guerre d'indépendance, Madách, pénétré du sentiment de la vocation divine du poète, crie à ses compatriotes désespérés: „Lutte et aie confiance!“

L'idée qu'exprime Lucifer dans le VII^e tableau :

Le temps est un torrent, il entraîne ou l'on est submergé...⁷²

se retrouve également dans l'oeuvre poétique de Lamartine:

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
 Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
 Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
 Jeter l'ancre un seul jour?⁷³

Nous estimons qu'en somme l'importance des relations de Madách avec Lamartine égale bien celle de l'influence de GOETHE. Sans Lamartine le poème philosophique serait tout autre chose qu'il n'est en réalité.

⁷² A kor folyam, mely visz, vagy elmerít
 Úszója, nem vezére az egyén.

Il faut supposer que Madách connaissait les poèmes discutés en original vu que les premières traductions en hongrois ne parurent qu'après 1862.

⁷³ *Le Lac. Premières Méditations.*

VICTOR HUGO.

Nous nous sommes dispensé de prouver que Madách connaissait LAMARTINE. Nous pouvons l'admettre sans danger vu les lectures étendues de notre poète et d'autre part quelques notes prises sur des fiches nous servent de preuves.

Pour Victor Hugo la chose est encore plus aisée bien que le seul *Ruy Blas* ait fait partie de la bibliothèque du poète hongrois avant 1860. Les drames de jeunesse de Madách montrent déjà son influence, ⁷⁴ notre poète le mentionne et le cite dans ses lettres. ⁷⁵ Nous avons déjà indiqué dans le premier chapitre la ressemblance entre *La Légende des siècles* et *La Tragédie de l'Homme* et vu ce qui précède il nous est impossible de croire que malgré tout il n'y ait pas de rapports spirituels entre les deux poètes. Notre tâche étant l'examen de toute espèce de parenté morale, il nous faut mettre en lumière non seulement les influences, mais aussi les rencontres littéraires et il ne sera pas très facile dans le cas présent de les distinguer les unes des autres.

Selon notre opinion l'influence de Victor Hugo ne peut être démontrée que sur deux points dont l'un est la conception idéale de la femme, l'autre le panthéisme.

*

Hugo put dire à juste titre qu'il avait réhabilité „tous les damnés humains... le *forçat et la prostituée*“ ⁷⁶, ma s

⁷⁴ Cf. Voinovich : o. c. p. 66.

⁷⁵ Voir les lettres de Madách à Pál Szontágh.

⁷⁶ Écrit en 1846. *Contemplations*, livre V, pièce III.

Madách l'aurait pu dire lui aussi. Ève sous la forme de Julie dans le tableau romain, quoique femme tombée, conserve au fond de son âme des sentiments purs :

... je me sens portée par le flot des sons, et il me semble rêver que je m'envole, sur leurs ailes, vers un passé lointain où sous un soleil éclatant à l'ombre des palmiers, j'étais une enfant innocente et joueuse, où mon âme était née pour les choses grandes et nobles.⁷⁷

Son amour pour Adam-Sergiolus réveille ces sentiments plus élevés qui se manifestent maintenant par sa fidélité envers l'homme bien-aimé :

Adam: Toi ici encore, Julia? Dis, que cherches-tu où la main de la mort a éteint la joie?

Ève: Ma place n'est-elle pas où tu es? Ah! Sergiolus, que de nobles sentiments tu aurais pu trouver dans mon sein où tu ne cherchais qu'un plaisir passager.⁷⁸

La Borbala du tableau de Kepler n'est pas non plus entièrement corrompue, bien qu'elle soit tombée très bas.

La même sympathie se trouve déjà dans les *Feuilles d'automne* et dans *Les Chants du crépuscule*. Dans la *Prière pour tous* Hugo recommande à sa fille de prier

Pour le prisonnier dans sa tour!
Pour les femmes échevelées
Qui vendent le doux nom d'amour.

Une compassion profonde émane de la pièce *Sur le bal de l'Hôtel de ville*, ainsi que de la XIX^e pièce des *Chants du*

⁷⁷ ... úgy érzem, mintha álomban feküdném
És rezge hangon messze multba szállnék,
Hol napsugáros pálmafák alatt
Ártatlan voltam, játszi, gyermecteg,
Nagy és nemes volt lelkem hivatása. (1236—40.)

⁷⁸ *Adam*: S te itt vagy Julia? mondd mit keressz itt,
Hol a halál az örömet kiölte.
Ève: S nem ott van-e helyem, ahol te vagy?
Ah Sergiolus! vajh mi sok nemes
Érzést találtál volna e kebelben,
Hol csak múltkony kéj után kutattál. (1331—36.)

crépuscule qui exprime exactement la même idée que Madách rendit sensible dans le tableau de Rome :

Oh, n'insultez jamais une femme qui tombe!

— — — — —
 Cette fange d'ailleurs contient l'eau pure encor.
 Pour que la goutte d'eau sorte de la poussière
 Et redevienne perle en sa splendeur première,
 Il suffit, c'est ainsi que tout remonte au jour,
 D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour.

En déclarant la femme plus noble, plus pure que son compagnon, au début aussi bien qu'à la fin de la tragédie, Madách suit encore les traces de Victor Hugo :

Aux nids ailés perdus sous les branches sonores,
 Aux nuages, aux ruisseaux, aux frissonnants essais,
 Aux bêtes, aux cailloux, à tous ces êtres saints
 Que de mots ténébreux la terre aujourd'hui nomme
 La femme eut apparu plus auguste que l'homme.⁷⁹

Adam — et par sa bouche l'auteur de la tragédie—parle d'une façon toute pareille :

Que serais-je moi-même si, comme dans un écho et dans une fleur, mon être ne s'était épanoui en toi dans un être plus beau...⁸⁰

Et dans l'acte dernier le Seigneur :

... l'âme plus pure de cette faible femme... l'entendra...⁸¹

⁷⁹ *Le Sacre de la Femme. — La Légende des siècles.* — Ici, évidemment, une question s'impose. N'est-ce point une contradiction à ce que nous avons dit sur ce sujet au premier chapitre que d'attribuer une influence à *La Légende des siècles*? Pourtant, dans le chapitre sur les recherches antérieures, il ne s'agissait que de l'idée générale de la construction. Quant aux détails, nous pouvons tout de même admettre l'influence de la première série de *La Légende des Siècles*, particulièrement celle du *Sacre de la Femme* qui avait été publié — comme nous l'avons dit — au mois de septembre 1859 dans la *Revue des deux Mondes*.

⁸⁰ Mi volnék én, ha mint viszhang s virágban,
 Benned szebb létre nem feselne létem. 194—5.

⁸¹ E gyenge nő tisztább lelkiülete...
 Meghallja azt... 4100—2.

En ce qui concerne le panthéisme de Victor Hugo, il se manifeste d'une façon définitive pour la première fois dans les *Contemplations*. „... Taillis sacrés où Dieu même apparaît“ — écrit le poète dans la pièce *Aux Arbres*. La pièce *Religio* est une profession de foi panthéiste formelle. Dans le poème *Ce que dit la bouche d'ombre* Hugo exprime à nouveau ses idées panthéistes d'une façon qui rapproche cette pièce des passages panthéistes de *La Tragédie de l'Homme*:

Crois-tu que Dieu, pour qui la forme sort du nombre
Aurait fait à jamais sonner la forêt sombre,
L'orage, le torrent roulant de noirs limons,
Le rocher dans les flots, la bête dans les monts,
La mouche, le buisson, la ronce où croît la mure,
Et qu'il n'aurait rien mis dans l'éternel murmure?

— — — — —
C'est que vents, ondes, flammes,
Arbres, roseaux, rochers, tout vit,
Tout est plein d'âme.

Dans la tragédie, en écoutant le chant d'un petit oiseau:

Ève: Écoute donc, Adam. Dis, comprends-tu le chant d'amour de ce petit fripon?

Adam: J'écoutais le ruisseau murmurer et je trouvais sa chanson précisément la même.

Ève: Quel merveilleux accord, mon bien-aimé. Tant de voix et toujours le même langage.⁸²

Et dans le troisième tableau:

Lucifer: Si l'homme veut faire de toi son dieu, dis, où pourra-t-il rencontrer ta fière personne?

La voix de l'esprit de la terre: Il me trouvera répandu

⁸² *Èva*: Hallgasd csak, Ádám, oh mondd, érted-e

E kis bohó szerelmes énekét:

Ádám: Én a patak zugasát hallgatám:

És azt találok, szintén így dalolt.

Èva: Minő csodás összhang ez, kedvesem,

E sokszerű szó és egy értelem. (201—6.)

dans l'eau, dans la nue, dans le bocage, partout où il portera ses regards, plein d'un ardent désir et le coeur haut.⁸³

Rien ne fait mieux voir la profondeur de la parenté morale entre les deux poètes que la concordance de *La Tragédie de l'Homme* et des détails de *La Légende des siècles* parus après la publication de la tragédie. Comme dans celle-ci, Satan se mêle aussi chez Hugo aux luttes de l'humanité. La vision intitulée *Dieu* qui est la suite de *La Légende des siècles* où l'âme du poète s'envole vers l'infini, nous rappelle le XII^e tableau. Le Génie Humain prévient le poète que „nul ne doit sortir de son possible“. Le Génie de la Terre dit à Adam à peu près la même chose :

Voici la barrière, jusque-là s'étend ma puissance; si tu retournes sur tes pas, tu vivras, — si tu franchis cette limite, tu cesseras d'être, comme l'infusoire qui sautille dans la goutte d'eau. Cette goutte c'est la terre pour toi.⁸⁴

La concordance entre Madách et Hugo sur le chapitre de leur conception panthéiste se manifeste ici encore une fois. L'âme s'envolant vers l'infini rencontre un ange qui lui fait voir que „tout vit“, „tous les êtres sont Dieux, tous les flots sont la mer“, que „l'étincelle de Dieu, l'âme est dans toute chose.“ Et tout de même :

Rien n'existe, c'est dans un rêve qu'ils sont...

dit Hugo, et Adam demande :

L'existence, en somme, est-elle rien de plus qu'un rêve... ?⁸⁵

⁸³ Mondd hát, hogyan fér büszke közeledbe
Az ember, hogyha Istenül fogad.
A föld szellemének szava: Elrészletezve vízben, fellegekben,
Ligetben, mindenütt, hová benéz
Erős vágyakkal és emelt kebellet. (481—5.)

⁸⁴ Itt a sorompó, eddig tart hatalmam.
Térj vissza, élsz, — hágd át, megsemmisülsz,
Mint ázalag féreg, mely csöpp vizében
Fickándozik. — E csepp a föld necked. (3658—61.)

⁸⁵ . . . több-é, mint álom a lét. (3946.)

Cf. Voinovich : ou. c. pp. 497—9.

Au point de vue de la parenté morale il y a encore d'autres faits à signaler. On voit combien les deux poètes se sont occupés du problème de l'existence. Victor Hugo l'analyse déjà avant 1859 et fait un effort pour trouver une réponse à la question: l'humanité progresse-t-elle ou non? Dans le *Prélude des Chants du crépuscule* il ne fait que poser la question, sans donner une réponse que nous trouvons affirmative dans *Les Châtiments* et plus particulièrement dans *La caravane*. En ce qui concerne la forme extérieure, il est facile de constater un trait commun aux deux poètes dans leur prédilection pour l'antithèse.

Cette série de faits démontre suffisamment d'abord l'influence de Victor Hugo sur Madách, d'autre part la parenté morale entre les deux poètes. Le rôle de cette dernière est certainement plus considérable que celui de l'influence immédiate. Ce fait est à enregistrer comme une contribution à une thèse que nous exposerons dans le chapitre dernier.

LAMENNAIS.

Parmi les prosateurs du XIX^e siècle Hugues Félicité Robert de La Mennais est le seul qui ait exercé une influence visible sur Madách. Dans la bibliothèque du poète il y avait 4 volumes de Lamennais⁸⁶, parmi lesquels trois, *Worte des Glaubens*, traduction allemande des *Paroles d'un Croyant*, *Le Pays et le Gouvernement* et le *Livre du Peuple* offrent une matière précieuse à nos recherches.

Les *Paroles d'un Croyant* flagellent violemment les états sociaux et présentent dans un style apostolique que l'heure des grands changements, des écroulements généraux s'approche. Nous citons le texte allemand que possédait le poète :

Ich sehe am Horizont eine graue Wolke, um sie her ein rothes Leuchten, wie der Widerschein einer Feuerbrunst . . .

Ich sehe die Ströme ihren Lauf verändern, die Hügel wanken und hinunterstürzend die Thäler ausfüllen. Alles macht sich los, alles bewegt sich, alles verändert die Gestalt . . .

Ich sehe in der Ferne Wirbelwolken von Staub, und sie ziehen nach allen Richtungen und stossen und mengen und vereinigen sich. Sie gehen über die Städte her, und wenn sie vorüber sind, sieht man nur noch die kalte Erde . . .

Ich sehe die Völker sich tobend erheben...⁸⁷.

⁸⁶ M. Voinovich n'en connaît que deux, les volumes *Paroles d'un Croyant* dans la traduction allemande de Börne et *De la Religion*. Sans vouloir faire le difficile, il faut que nous rectifions cette donnée inexacte de l'érudit d'autant plus que nos recherches se fondent en partie sur les 2 volumes dont il ignore l'existence dans la bibliothèque de Madách. M. József Szücsi (*Madách Imre könyvtára*, Magyar Könyvszemle, 1915) énumère déjà les 4 volumes. Nous avons vérifié cette donnée de M. Szücsi en examinant la bibliothèque de notre poète volume par volume au Musée National.

⁸⁷ P. 5.

Le style de la harangue de l'apôtre Pierre ne diffère en rien de ce passage et même pour le fond on reconnaît des identités.

Ne sentez-vous pas que le châtement du ciel est suspendu sur vos têtes? Regardez donc, regardez autour de vous, la ville est dépeuplée, un peuple étranger barbare écrase vos moissons dorées, tout ordre est bouleversé, nul ne commande et nul n'obéit . . . Tu disparaîtras, race dégénérée, de la scène maintenant purifiée du vaste monde.⁸⁸

Il y a trois épisodes dans le tableau de Londres dont on découvre la source dans Lamennais. On lit ceci dans les *Paroles d'un Croyant*:

Die Armut ist die Tochter des Bösen, dessen Kern in jeder Gesellschaft ist.⁸⁹

La scène du condamné n'est autre chose que le développement poétique de cette pensée. Lucifer raconte comment l'ouvrier qu'on va mettre à mort est devenu assassin. Il tomba malade et dut être transporté à l'hôpital:

Lucifer: Sa charmante femme tomba dans la misère. Le fils de Lovel était jeune et charitable; ils se rencontrèrent et oublièrent tout . . . L'homme guérit et ne trouva plus sa femme. Sa place était prise, il demanda en vain du travail. Révolté jusqu'au fond du coeur il osa faire des menaces. Le fils de Lovel riposta par un soufflet. Un couteau tomba sous la main du malheureux — à présent on l'emmène.

⁸⁸ . . . Nem érzed-é, hogy az ég büntetése
Nehezkedik rád? Nézz csak, nézz körül,
A város pusztul, durva idegen nép
Tiporja el arany vetésidet,
Szétbomlik a rend, senki sem parancsol
S szót nem fogad . . . (1286-91).

El fogsz pusztulni, korcsult nemzedék,
E nagy világ most tisztuló színéről. (1312-13).

Cf. encore: „dans deux mille ans, tes pyramides seront ensevelies et ton nom sera recouvert d'un monceau de sable“ (Pár ezredév. guláidat elássa, — Homoktorlaszba temeti neved . . . 784-85).

⁸⁹ Pp. 34-35.

Adam: Spectacle cruel et déchirant, pourquoi me tenter? Qui peut dire lequel en ce cas est le plus coupable? Ou bien ne serait-ce peut-être que la société? Quand elle est pourrie, — les crimes pullulent.

Lovel: La société, oui.⁹⁰

*

Dans son livre *Le Pays et le Gouvernement* Lamennais s'attaque violemment aux heures supplémentaires, comme mesure inhumaine à tous égards et surtout nuisible à la santé :

Je ne sache rien qui méritât davantage d'être loué, encouragé que la décision prise par la commission des tailleurs de pierre: „Les soussignés ne doutant pas que le mal qui les afflige ne prenne sa source dans l'existence des ouvriers dits *ouvriers tâcherons*, qui sacrifiant tout à un sordide intérêt, compromettent par un honteux trafic, la santé, la vie même des ouvriers, en donnant à des travaux immodérés des heures destinées au repos et au sommeil . . .“⁹¹

Il s'agit de ces heures supplémentaires que veut mettre en pratique le Deuxième Manufacturier de la scène de Londres:

Il faut les tenir davantage à l'attache qu'ils travaillent dans nos fabriques la moitié de la nuit, ils ont assez de l'autre pour se reposer, il n'est pas bon pour eux de rêver comme ils font⁹²

⁹⁰ Kedves nejénél a szükség beszólt
Lovel fia ifjú volt s jószívű
Meglélték egymást és mindent feledtek. (3041-01).

A férj kigyógyult s a nőt nem lelé —
Helye betölt, munkát hiába kért.
Fellázadt keble fenyegetni mert,
Lovel fia pofonnal válaszolt,
Az átkozottnak kés akadt kezébe —
Most itt viszik — (3046-51).

Ádám: Velőt fagyasztó látvány, mit kísérsz?
Ki mondja itt meg, melyik bűnösebb,
Avagy csupán a társaság talán . . . ?
Hol ez rohad, buján tenyész a bűn,
Lovel: A társaság, igen. (3058-62).

⁹¹ Pp. 36-37.

⁹² Erősebben kell hát befogni őket,
Dolgozzanak fél éjjel gyárainkban,
Elég pihenni a másik fele,
Kinek álmodni úgy sem célszerű. (2919-22).

Dans le même volume Lamennais critique sévèrement les efforts des gouvernants de susciter des discordes parmi les diverses classes sociales, mais avant tout entre les ouvriers et l'armée :

Que n'a-t-on point fait pour isoler le soldat, pour le tenir séparé de la population, pour soulever même, si on l'avait pu, entre lui et les citoyens les animosités réciproques, un certain esprit d'hostilité et d'antipathie . . .⁹³

C'est d'une manière saisissante que Madách rend sensible le désaccord entre les ouvriers et les soldats :

(Un soldat enlève sa danseuse du bras d'un compagnon ouvrier.)

Le soldat: Manant, fiche le camp! Te crois-tu par hasard quelque chose?

Le compagnon: Tu le sentiras, si tu ne le crois pas.

Deuxième compagnon: Ne t'en choque pas! Cède-lui: il a de son côté toute puissance et toute gloire. 7

Premier compagnon: Eh bien, alors, pourquoi nous regarde-t-il avec dédain par dessus le marché? Ne lui suffit-il pas de sucer notre sang comme une sangsue?⁹⁴

*

Deux vers de la scène du phalanstère nous rappellent un passage du *Livre du Peuple* :

Le savant: Cet animal-ci fut l'esclave du pauvre.

Adam: De même que le pauvre est le boeuf des riches.⁹⁵

Lamennais dit ceci :

⁹³ P. 47.

⁹⁴ Egy katona egy mesterlegény kezéből elveszi táncosnőjét.

Katona: Paraszt, odébb! vagy azt hiszed talán,

Hogy még te is valami vagy?

Mesterlegény: Megérzed,

Ha nem hiszed.

Második mesterlegény: Ne bánts. Térj ki előle.

A hatalom s dicsőség mind övé.

Első mesterlegény: No hát lenézéssel miért tetézi,

Ha már ugyis nádályként szívja vérünk.

⁹⁵ Tudós: Ez a szegénynek rabszolgája volt.

Adám: Mint a szegény meg ökre gazdagoknak.

... cette société traite (le peuple) comme le laboureur traite son cheval et son boeuf et souvent moins bien.⁹⁵

Enfin Lamennais pose la question: que faut-il faire en cet état de chose? et dans le dernier chapitre il donne la réponse dans la devise: „Reconstituer la société“. Adam lui aussi veut réformer l'organisation sociale.

*

Lamennais n'est évidemment pas le seul prosateur du XIX^e siècle que Madách ait connu. Il connaissait George SAND; sur sa *Lélia* il a écrit une étude. Sa correspondance nous prouve qu'il a lu les *Mystères de Paris* d'Eugène SUE.⁹⁷ Nous pouvons supposer sans danger qu'il n'ignorait pas les oeuvres des deux DUMAS. Il y a même une certaine parenté morale entre Dumas fils et Madách en ce qui concerne la réhabilitation de la femme tombée. Mais n'enregistrons cette ressemblance que comme une coïncidence. Pas plus les deux Dumas que George Sand et Eugène Sue n'ont laissé de trace dans l'oeuvre capitale de Madách. Même en ce qui concerne ses rapports avec Lamennais, nous sommes loin d'affirmer que les passages confrontés soient autant de marques d'une influence immédiate. Seulement les deux parallèles à savoir sur les heures supplémentaires et sur les hostilités entre la classe ouvrière et les soldats peuvent être considérés comme telles. Les autres nous intéressent comme preuves d'une parenté spirituelle entre Madách et Lamennais.

⁹⁶ Livre du peuple, chap. II.

⁹⁷ „Quelques mots encore sur Les Mystères de Paris, je n'ai eu sur moi que le premier volume, donc je n'ai lu que celui-ci...“ — écrit Madách le 31 octobre 1843 à Pál Szontagh.

LE SAINT-SIMONISME.

Pour compléter l'image de l'influence de l'esprit français sur *La Tragédie de l'Homme* il faut considérer un courant spirituel auquel les manuels d'histoire littéraire accordent fort peu d'attention: le saint-simonisme. Jusqu'à présent nous avons pris pour point de départ les lectures françaises de Madách et c'est seulement après avoir prouvé qu'il connaissait tel ou tel ouvrage que nous avons recherché si cet ouvrage laissait sa trace sur l'oeuvre principale de notre poète. Pour le cas des idées saint-simoniennes nous sommes à même de prouver leur présence dans *La Tragédie de l'Homme* indépendamment de toute autre circonstance. Nous commençons donc par poser la thèse que Madách les connaissait: après l'avoir vérifiée nous nous mettrons à rechercher les sources où le poète avait puisé. Remarquons dès maintenant que nous nous trouvons dans l'impossibilité de prouver que notre auteur ait connu un ouvrage exposant d'une façon détaillée et exacte la doctrine saint-simonienne: nous allons donc nous restreindre à rechercher parmi les lectures du poète celles qui lui pouvaient faire connaître de plus loin le courant spirituel propagé par l'école saint-simonienne et par là éveiller sa curiosité pour cette doctrine.

Quelques idées saint-simoniennes ainsi celle de la réhabilitation de la femme perdue, ou encore la conception de l'individu comme la partie d'une unité collective — avaient été transposées, comme nous venons de voir, par LAMARTINE et Victor HUGO. Notre poète a acquis quelques notions de l'utopie d'une organisation sociale selon les principes saint-simoniens — comme nous l'avons démontré au premier chapitre d'après M. TOLNAI — de l'article déjà cité de Móric

LUKÁCS. Cependant il est incontestable que Madách était beaucoup mieux informé de l'idéologie saint-simonienne qu'il n'eût pu l'être par l'intermédiaire de ces sources.

La théorie saint-simonienne prend pour point de départ l'idée du progrès de l'individu et des sciences. Donc les lois du développement une fois découvertes, nous pouvons diriger la marche de l'humanité dans le sens qu'elles indiquent et en tirer des conclusions pour l'avenir. Le développement de l'humanité est un progrès véritable, une marche vers la perfection des sciences et de l'homme s'effectuant par l'alternance d'époques organiques et d'époques critiques. Une période organique est celle où une organisation sociale quelconque prend sa formation; après la période organique suit la période critique où l'ancien système sera critiqué, attaqué et enfin anéanti: toute l'histoire universelle tient dans cette alternance ininterrompue d'époques organiques et d'époques critiques.⁹⁸ Pour Madách, la philosophie de l'histoire, c'est-à-dire le principe de construction de la tragédie s'accorde parfaitement avec cette théorie. Évidemment, le poète peint plutôt le tableau des époques critiques,⁹⁹ ce qui

⁹⁸ „L'humanité, a-t-il dit (Saint-Simon), est un être collectif qui se développe; cet être grandit de génération en génération, comme un seul homme grandit dans la succession des âges. Cet être a grandi en obéissant à une loi qui est sa loi physiologique; et cette loi a été celle d'un développement progressif.“ Barrault: *Doctrine de Saint-Simon. Exposition. Première année 1829*. Seconde édition. Paris. Au bureau de l'Organisateur. 1830, p. 107. — „Une première classification des faits du passé devient alors nécessaire, c'est celle que nous avons déjà indiquée dans la séance précédente par les noms d'époques: organiques et d'époques critiques: les premières présentant le spectacle de l'union entre les membres d'associations de plus en plus étendues, c'est à dire, déterminant la combinaison de leurs efforts vers un but commun; les autres au contraire, pleines de désordre, brisant d'anciennes relations sociales et tendant enfin de toute part vers l'égoïsme. Ajoutons toutes fois que celles-ci furent toujours utiles, nécessaires, indispensables, puisqu'en détruisant des formes vieilles, qui nuisaient, après y avoir longtemps contribué, au développement de l'humanité, elles facilitèrent la conception et la réalisation de formes meilleures.“ *Idem*, p. 108.

⁹⁹ Mór Kármán reconnaît aussi que Madách „a mis en scène non pas les époques organiques, créatrices de l'histoire, mais ses crises.“ (*Az ember tragédiája*. Budapesti Szemle, année 1905, pp. 95—99.) Il en résulte une coloration pessimiste qui exerce une impression profonde sur le lecteur et forme une contradiction apparente à l'optimisme de la doctrine saint-simonienne. En réalité notre poète a confiance dans le progrès de l'humanité. „L'idée fondamentale de mon oeuvre — écrit Madách à János Erdélyi le 13 septembre 1857 — veut être que l'homme, s'étant détaché de Dieu commence à agir n'e comptant que sur sa propre force: il le fait à travers les plus grandes et plus saintes

est tout naturel vu que le songe du héros est évoqué par Lucifer. D'ailleurs dans le XIII^e tableau Adam nous dit bien clairement que chaque période critique avait été précédée d'une époque organique et chacune d'elles représentait un pas vers la perfection :

Toute mesquine qu'était mon idée, elle m'a alors enthousiasmé, élevé: par conséquent, elle était grande et sainte. Il est indifférent qu'elle ait agi sous la forme de la croix ou de la science, de la liberté ou de l'ambition, elle a conduit en avant l'humanité.¹⁰⁰

L'idée de la marche vers la perfection est exprimée aussi par les paroles de Kepler:

Les idées sont plus fortes que la basse matière. Celle-ci, la violence peut la détruire, mais elles, elles vivront éternellement. Je vois mes idées se développer, se purifiant toujours de plus en plus, majestueusement, jusqu'au jour où, quoique lentement, elles rempliront le monde.¹⁰¹

Pas plus l'article de Lukács que Lamartine et Hugo ne pouvait apprendre à Madách ce principe de philosophie d'histoire; de même ils ne lui dirent pas que l'idée de la paix universelle,¹⁰² l'union de tous les peuples est également

idées de l'humanité. De vrai, il tombe partout... mais, bien qu'il estime, désespéré, que toute tentative effectuée jusqu' alors n'était qu'une dépense de force, pourtant son développement marchait toujours de plus en plus avant, l'humanité progressait même si le combattant ne s'en est pas aperçu...⁴ Cf. Erdélyi: *Pályák és Pálmák*, p. 501—2.

¹⁰⁰ bármi hitvány
Volt eszmém, akkor mégis lelkesített,
Emelt, és így nagy és szent eszme volt.
Mindegy, kereszt, vagy tudomány, szabadság,
Vagy nagyravágy formájában hatott-e,
Előre vitte az embernevet (3736—41).

¹⁰¹ Az eszmék erősbbek
A rossz anyagnál. Ezt ledöntheti
Erőszak, az örökre élni fog.
S fejlődni látom szent eszméimet,
Tisztulva mindig, méltóságosan,
Míg lassan bár, betöltik a világot. (2443—55).

¹⁰² Voilà une épée, exclusivement destinée à égorger l'homme et ce n'était pas un crime de s'en servir pour tuer. (Im e kard — kizárólag csak embergyilkoló szer — És nem volt bűnös, aki ezzel ölt. 3353—55).

contenue dans l'utopie saint-simonienne. Il en est de même touchant les paroles d'Adam à la fin du tableau de Londres. Ici le héros, détrompé une fois de plus, reconnaît la vanité de l'illusion qu'il avait attachée au principe de libre concurrence, et prononce un véritable discours de programme saint-simonien :

Qu'est-ce qu'une rivalité... une indépendance où des centaines d'hommes meurent de faim, à moins qu'ils ne se courbent sous le joug d'un seul. C'est un combat de chiens pour un os à moelle. Au lieu de cela, je souhaite une association qui protège sans punir, encourage sans terrifier, où les forces de tous concourent à une action commune, telle que la science la conçoit, et à l'ordonnance de laquelle veille l'intelligence.¹⁰³

Les vers 3103—4 (... une indépendance où des centaines d'hommes meurent de faim à moins qu'il ne se courbent sous le joug d'un seul...) rendent presque textuellement la devise saint-simonienne: „La pauvreté, c'est l'esclavage“¹⁰⁴; les vers suivants (... au lieu de cela je souhaite une association telle que la science la conçoit...) sont une traduction presque textuelle d'une phrase de Jean REYNAUD: Saint-Simon songeait à régénérer la société par la science.¹⁰⁵

Il n'y a d'autre distinction pour l'homme que la science —

¹⁰³ Mi verseny ez...

— — — — —
 Mi függetlenség, száz hol éhezik,
 Ha az egyes jármába nem hajol.
 Kutyáknak harca ez egy konc felett.
 Én társaságot kívánok helyette,
 Mely véd, nem büntet, buzdít nem riaszt,
 Közös erővel összeműködik,
 Minőt a tudomány eszmél magának,
 És melynek rendén értelem virraszt (3102—11)

¹⁰⁴ Cf. Les vers de Pierre Lachambeaudie:
 Mais tant que pauvre et riche dans un duel sauvage
 Déchireront tes flancs, vieille société,
 Ne parle pas de liberté,
 La pauvreté c'est l'esclavage.
Fables et poésies diverses. Paris, 1854, p. 414.

¹⁰⁵ Reynaud: *De la société saint-simonienne*. Revue Encyclopédique, janvier 1832, p. 9.

disent les saint-simoniens. Pourtant l'érudition ne pourra pas suffire comme but : elle représente une valeur seulement en tant qu'elle avance l'humanité vers la réalisation du bien. En d'autres termes l'objet social de la science est :

de donner à l'homme des lumières qui lui étaient nécessaires pour marcher au but que l'amour lui assignait.¹⁰⁶

La première de ces deux pensées s'exprime par la bouche de Kepler dans le huitième tableau :

L'esprit et le savoir ont-il un rang douteux ? Le rayon de lumière, qui est descendu du ciel sur mon front, a-t-il une origine obscure ? Hors de lui, où est la noblesse ?¹⁰⁷

La deuxième idée est rendue sensible par le dixième tableau. Sous ce rapport nous citons Bernát Alexander :

. . . l'érudition n'est qu'un moyen au service des devoirs moraux . . . pour l'humanité elle ne peut être le but suprême. . . Madách ne l'exprime pas par les mêmes paroles, mais il nous fait tout de même sentir ce trait le plus caractéristique de l'époque nouvelle.¹⁰⁸

Il n'est donc plus douteux que Madách ait eu des sources pour la connaissance du saint-simonisme en dehors de l'article de LUKÁCS. Mais il ne suivait ni l'*Exposition*, ni aucun autre ouvrage rendant exactement compte de la doctrine, puisque la société future qu'il peint est organisée en vertu du principe de la communauté des biens, principe fort éloigné du mouve-

¹⁰⁶ De Lietde: *Le saint-simonisme dans la poésie française*, p. 80. Cf. encore Bazard: *Doctrine de Saint-Simon. Exposition I.-re année 1828/29*, pp. 81—87 et 127—46.

¹⁰⁷ Kétséges rang-e hát szellem, tudás?

Homályos származás-e a sugár,

Amely az égből homlokra szállt?

Hol van nemesség más, ezen kívül? (2034—37).

¹⁰⁸ Madách Imre: *Az ember tragédiája. Jegyzetekkel és magyarázatokkal kiadta Alexander Bernát. Troisième édition, 1919, p. 129.* — Ici une nouvelle question s'impose. Faut-il déduire des passages cités que notre poète voulut plaider la cause de la culture, de la raison contre le sentiment ? Nous ne le croyons guère. Certes, la science fut un moyen puissant pour seconder le progrès de l'espèce humaine. Mais son empire souverain qui exclut le sentiment de la vie des phalanstères est absolument incapable de rendre heureuse l'humanité ; et la pièce se termine sur une victoire éclatante du sentiment sur la raison.

ment que dirigeaient BAZARD et ENFANTIN :

Dans l'organisation sociale de l'avenir chacun devra se trouver classé selon sa capacité, rétribué selon ses oeuvres; c'est indiquer suffisamment l'inégalité de partage.¹⁰⁹

Dans la *Lettre à Monsieur le Président de la Chambre des députés* Bazard et Enfantin en leur qualité de „chefs de la religion saint-simonienne“ protestent contre l'accusation, émise contre eux au Parlement qu'ils soient partisans de la communauté des biens :

Les saint-simoniens repoussent ce partage égal de la propriété qui constituerait à leurs yeux une violence plus grande, une injustice plus révoltante que le partage inégal qui s'est effectué primitivement par la force des armes, par la conquête. Car il croient à l'inégalité naturelle des hommes et regardent cette inégalité comme la base même de l'association, comme la condition indispensable de l'ordre social.¹¹⁰

Ainsi nous sommes nécessairement conduits à la supposition que selon la source de Madách, demeurée inconnue jusqu'à présent, les saint-simoniens aspiraient à la communauté des biens. Nous découvrons cette source dans les *Briefe aus Paris* de Ludwig BÖRNE. L'écrivain allemand parle dans plusieurs de ses lettres du mouvement saint-simonien et il est curieux d'observer comment son indifférence à l'égard de ce courant spirituel fait place granduellement à un vif intérêt, si bien qu'à la fin il adopte lui-même inconsciemment quelques idées saint-simoniennes qu'il mêle ensuite dans ses lettres aux siennes propres. Ainsi, d'une part il fait connaître à Madách le mouvement saint-simonien comme un spectateur impassible, d'un autre côté il transmet à Madách quelques pensées qui sont sans être ainsi déclarées tirées de la doctrine de BAZARD et ENFANTIN.

BÖRNE fait mention pour la première fois des saint-simoniens dans sa huitième lettre (passage daté du 1^{er} oct. 1830):

¹⁰⁹ Doctrine de Saint-Simon. Exposition, première année, p. 183.

¹¹⁰ Barrault: ouvrage cité Appendice p. 5.



Es hat sich hier seit einiger Zeit eine religiöse Gesellschaft gebildet, welche die Lehren des Saint-Simon zu verbreiten sucht. Ich habe früher nie etwas von diesem Simon gehört. Es werden sonntags Predigten gehalten. Wie man mir erzählt, soll gleiche Verteilung der Güter eine der Grundlehren sein. Die Gesellschaft zählt schon viele Anhänger.

Börne raconte ensuite que le fils de son banquier appartient aux adhérents les plus zélés de la société; il croit pourtant que le jeune homme serait fort surpris, s'il lui demandait maintenant mille pièces d'or au nom de la communauté des biens.

Cependant dans la soixante-cinquième lettre (passage daté du 30 décembre 1832) il parle sur le même sujet d'un langage tout différent :

Ihre Frage wegen der Simonisten möchte ich Ihnen gern klar und genau beantworten: aber ich weiss nicht viel davon. Da ich mich nicht schäme, unwissend hierin zu bleiben, will ich mich auch nicht schämen, meine Unwissenheit zu gestehen. Sie ist umso weniger zu entschuldigen, da mir bekannt, dass der Simonismus eine der wichtigsten Erscheinungen, ja noch mehr ist: der Inbegriff von vielen wichtigen Erscheinungen dieser Zeit...

Die Simonisten halten jeden Sonntag öffentliche Vorlesungen, in welchem sie ihre Lehren zusammenstellen und erläutern. Ich habe aber diesen Predigten nie beigewohnt. Man muss zwei Stunden vorher da sein, um Platz zu finden, und so viele Zeit mochte ich nicht darauf verwenden.

Dans la partie suivante de la même lettre il analyse les thèses fondamentales de l'école :

Der hier erscheinende Globe ist das Apostelblatt der Simonisten, eine Art hausierende Bibel, die alle Tage den wahren Glauben frisch und warm in die Häuser bringt. Doch ich kann keine Milch ertragen und lese darum das Blatt nicht. Von den drei stereotypen Lehren, die der Globe als Motto täglich hinter seinem Titel hat, kann ich nur die erste annehmen, die zweite ist mir zu trivial; die dritte finde ich falsch, und eine vierte, mir die erste mangelt gänzlich. Erste Grundlehre: Les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Zweite Grundlehre: Tous les privilèges de la naissance sans exception seront abolis... Dritte Grundlehre: A chacun selon sa capacité, selon ses oeuvres... Eine heillose Irrlehre!... Diese Irrlehre der Simonisten entspringt aus einer anderen, zu welcher sie sich bekennen, der von einer Gütergemeinschaft, — eine Lehre der verderblichsten Art, weil sie den Menschen nicht allein in der bürgerlichen Gesellschaft, sondern auch in seinen rein menschlichen Verhältnissen zugrunde richtet... Freiheit und Gleichheit stehen nicht darin, dass man alle diese Persönlichkeiten zerstört... Man wirft den Simonisten vor, sie wollten die Ehe aufheben. Es fällt mir schwer, das zu glauben, nur im Familienleben wird der Zweck der Menschheit erreicht.

La doctrine de la communauté des biens, l'anéantissement de l'individualité, l'abolition de l'institution du mariage sont autant de motifs de la scène du phalanstère et ils nous rappellent si vivement les passages correspondants que nous nous voyons dispensé de toute citation.

Comme nous venons de le dire, les idées saint-simoniennes et socialistes trouvent aussi une expression immédiate dans les lettres de BÖRNE:

Dieser Casimir Périer hat darüber gefrohlockt, dass in den blutigen Geschichten von Lyon gar nichts von Politik zum Vorschein gekommen und dass es nichts, als Mord, Raub, Brand gewesen: Es sei nichts weiter, als ein Krieg der Armen gegen die Reichen... Und diese fürchterliche Wahrheit... hielt der wahnsinnige Mensch hoch empor und zeigte sie aller Welt... Freinannten sich die Völker, wenn die Reichen ohne Vorrang untereinander die Gesetze gaben und vollzogen, die Armen waren niemals frei.¹¹¹

La dernière phrase nous rappelle le poème de LACHAMBEAUDIE, *La pauvreté c'est l'esclavage*, tout le passage cité nous renvoie aux paroles d'Adam à la fin du tableau de Londres que nous avons citées plus haut.

Sur la conception de la science comme réorganisatrice de la société, capable de rajeunir et de rendre heureux le peuple, nous citons le passage suivant de BÖRNE:

¹¹¹ Börne: Briefe aus Paris, lettre 60.

Wenn man dreissig Fürsten in zwanzig Millionen Bürger und Bauern, wenn man dreissig Professoren in dreissig tausend Schulmeister zerschläge... wäre ein ganzes Volk wohlhabend, sittlich, und glücklich.¹¹²

Les *Briefe aus Paris* de Börne représentent, donc une source importante et probablement, dans l'ordre chronologique, la première de Madách concernant le saint-simonisme. Notre poète possédait non seulement les *Briefe aus Paris*, mais aussi une édition complète des ouvrages de BÖRNE, une de ses traductions,¹¹³ et ce qui dit beaucoup, sa biographie par GUTZKOW: *Börnes Leben*. Mais il y a lieu de remarquer que l'individualité de Madách diffère essentiellement de celle de l'écrivain allemand. Ce dernier est un esprit railleur, les quelques morceaux que nous avons étudiés nous le montrent suffisamment, tandis que le poète hongrois est un rêveur sans malice et au fond un esprit presque naïf. BÖRNE n'est qu'une source touchant le saint-simonisme et n'est pas un modèle de Madách; aucune de ses idées ne trouve place dans *La Tragédie de l'Homme* et les idées adaptées furent parfaitement assimilées par notre poète.

Il est possible que les *Französische Zustände* de Heinrich HEINE aient, eux aussi, fourni une idée pour la création de la scène de Londres. Heine parle à plusieurs reprises du saint-simonisme, du fouriérisme et du communisme, de la manière dont on cite des choses généralement connues.

Die Fourieristen — dit-il entre autres — dürfen ebenfalls konsequenterweise kein Strafrecht anerkennen, da nach ihrer Lehre die Verbrechen nur durch ausgeartete Leidenschaften entstehen.¹¹⁴

Ce passage nous rappelle d'une manière frappante les paroles suivantes d'Adam :

Je te bénis, ô destin, de n'avoir pas fait de moi un juge
Il est bien facile de faire des lois sur un canapé, — il est facile

¹¹² Ibidem tette, 104.

¹¹³ Les Paroles d'un croyant, de Lamennais.

¹¹⁴ Heine: Französische Zustände, pp. 251-2.

de juger superficiellement, mais combien c'est malaisé pour qui scrute le coeur et en veut apprécier tous les replis.¹¹⁵

Nous ne savons trop si ce parallèle peut être considéré comme une marque d'influence. Pál SZONTÁGH avait fait connaître les poèmes de Heine à Madách dès 1844. Mais comme ni les *Französische Zustände*, ni aucun autre ouvrage de Heine ne se trouvait dans la bibliothèque de Madách, la ressemblance signalée n'est à enregistrer que comme une rencontre littéraire, il n'existe que la possibilité d'une influence directe.

*

En confrontant les résultats de ce chapitre avec ceux des recherches de M. TOLNAI nous constatons que plusieurs motifs de *La Tragédie de l'Homme* se retrouvent aussi bien chez LUKÁCS que chez BÖRNE. Ce fait est expliqué par la nature même de la chose. Rechercher si la source immédiate était ou bien l'article de Lukács ou bien les *Briefe* de Börne, serait un subtil amusement d'esprit et ne pourrait conduire à aucun résultat solidement établi. Admettons que l'un et l'autre furent des sources de Madách pour ce motif que chacun d'eux fixait et marquait plus profondément encore dans l'esprit du poète ce qu'il avait lu dans l'autre: La littérature comparée n'a pas affaire à des quantités exactement mesurables. Nous pouvons sans aucun doute compléter les résultats acquis par M. Tolnai en établissant que les *Briefe aus Paris*, peut-être aussi les *Französische Zustände* fournirent quelque matière à notre poète pour la connaissance des idées socialistes et pour la conception du tableau de Londres, aussi bien que pour celle de la scène de phalanstère.¹¹⁶

¹¹⁵ Áldlak sors, hogy bíróvá nem tevé.
Mi könnyű törvényt írni pamlagon --
És mily nehéz, ki a szívet kutatja,
Méltányolván minden redőzetét.

¹¹⁶ Il est à noter que parmi les poètes qui avaient été inspirés par le saint-simonisme, il s'en trouve un que Madách devait connaître, puisque Börne cite tout un poème de lui, c'est BÉRANGER. Il n'y a pourtant aucune trace d'influence de Béranger sur la *La Tragédie de l'Homme*.

CONCLUSION

Voilà tout ce que nous avons trouvé concernant les relations de Madách avec la littérature française. Nous avons enregistré toutes les sources qui transmettaient à notre auteur des idées ayant pris naissance en France, qu'elles fussent exprimées ou transmises en langue française, hongroise ou allemande ; nous avons également signalé les rencontres littéraires. Mais il est impossible de nous contenter d'avoir énuméré une série de faits : la question de conclusion se pose d'une façon évidente.

Constatons tout d'abord que l'influence de la littérature française sur *La Tragédie de l'Homme* a été beaucoup plus considérable qu'on ne l'avait cru jusqu'à présent. Mais ce n'est pas assez : il faut encore dégager les traits distinctifs de cette influence, pour pouvoir préciser enfin quel en est le rôle et l'importance en ce qui concerne la naissance de la tragédie et l'originalité de son auteur. Quel est donc l'essentiel de cette influence ? Est-ce l'emprunt, l'influence sur la forme, sur la rédaction ou bien l'influence d'un esprit, de l'esprit d'une époque s'exerçant sur une individualité poétique ? Certes, Madách fit un emprunt à CORMENIN et c'est dans VOLTAIRE que nous trouvons l'original — si nous pouvons nous exprimer ainsi — de la construction en thèse et anti-thèse s'unissant dans une synthèse. Mais supprimons ou modifions les paroles de Danton pouvant être ramenées au *Livre des orateurs*, ni l'oeuvre, ni même la scène ne subit de changement important. Quant aux rapports de *La Tragédie de l'Homme* à la rédaction du roman : *Le monde comme il va*, il n'est pas si aisé d'en venir à bout. On ne peut pas dire qu'une modification de forme ne changerait en rien la face

de la tragédie. Mais supposé que Madách eût pu trouver une forme convenable pour exprimer son idée — et cela n'est pas douteux — il nous importe moins que le roman de VOLTtaire ait jamais existé. Ce n'est évidemment pas la forme qui impose l'idée, mais plutôt l'idée qui implique la forme et une forme qu'il fallait à Madách pour réaliser son idée, il l'aurait pu prendre n'importe où, de HEGEL par exemple ou en inventer une. Mais essayons de maintenir l'emprunt, conservons le plan de la rédaction et remplaçons l'idée fondamentale, celle de peindre „l'âme humaine et les phases successives par lesquelles Dieu lui fait accomplir ses destinées perfectibles“ par n'importe quelle autre: nous aurons un ouvrage tout différent de *La Tragédie de l'Homme*. Ce qui détermine donc le caractère du poème philosophique n'est ni l'emprunt, peu considérable même dans son étendue, ni l'influence sur la forme extérieure, mais celle de certains esprits français sur l'esprit de l'auteur de *La Tragédie de l'Homme*.

Ayant ainsi déterminé le caractère de l'influence française essayons maintenant de dégager quelle en est la nature au point de vue de l'histoire littéraire. Faut-il prendre les auteurs français dont nous avons discuté les rapports à Madách, un à un, séparément, ne représentent-ils plutôt une époque ou un courant littéraire?

Hormis VOLTtaire ce sont exclusivement des auteurs du XIX^e siècle avec lesquels Madách a des relations, tous représentent plus ou moins le *romantisme français*. Il en est ainsi non seulement de LAMARTINE et de Victor HUGO, mais aussi pour LAMENNAIS, philosophe, au moins pour ses ouvrages discutés. BÖRNE, pénétré lui même de l'esprit du romantisme français, transmet à Madách non pas ses idées propres, mais celles des sociologues romantiques de France, celles des saint-simoniens. Force gens s'occupaient en Hongrie du socialisme avant 1859; la *Déclaration communiste* de MARX et ENGELS fut traduite dès 1848; nombre d'ouvrages furent publiés sur ce sujet en langue allemande, langue que Madách parlait excellemment: le poète ne prêtant pas attention à tous ses

livres pour peindre la société socialiste s'adresse à côté de BÖRNE à LUKÁCS qui lui parle du *fouriérisme* et du *saint-simonisme*. L'oeuvre considérable de Lukács, ses idées politiques personnelles n'entrent pour rien dans la conception du monde de notre auteur; son petit article où il traite les doctrines fouriéristes et saint-simoniennes laisse une trace profonde sur *La Tragédie de l'Homme*.

Quant à HUGO et LAMARTINE, Madách n'est pas tombé à imiter servilement leur personnalité poétique. Rien de ce bonnet rouge que Victor Hugo avait mis sur le vieux dictionnaire, Napoléon, l'idole du poète français n'est pas même nommé dans la tragédie, point d'allusions à tout propos à des faits historiques contemporains, comme en faisait l'auteur des *Châtiments*. Madách n'attaque pas la révolution française à la façon de LAMARTINE et ne la peint pas comme oppressive et persécutrice de la religion et de la morale; il n'emprunte pas non plus le vers préféré de ces deux poètes, l'alexandrin. Aucune de leurs qualités purement individuelles, aucune de leurs idées strictement personnelles ne fut imitée par Madách: de LAMARTINE et HUGO nous ne retrouvons dans *La Tragédie de l'Homme* que des éléments qui appartenaient aux traits distinctifs, au trésor commun de l'école romantique ou qui allaient le devenir plus tard. Il en est ainsi de la conception de l'homme, comme une manifestation de l'infini dans l'être fini, des reminiscences platoniciennes, de la réhabilitation de la femme tombée, des effusions lyriques et personnelles au milieu du drame, de la tendance vers l'infini, de l'intérêt pour les questions sociales, du saint-simonisme et ce qui est le plus important, de l'adoption de l'histoire de l'humanité comme sujet d'une oeuvre cyclique.¹¹⁷

Cependant Madách connaissait bien les classiques. Il

¹¹⁷ Cette idée est essentiellement romantique et française. Non seulement Hugo et Lamartine, mais aussi Vigny (*Hélène* 1822, *Journal d'un poète*, pp. 270—71), Edgar Quinet (*Ahasvérus* 1833; *Napoléon*, 1836; *Prométhée*, 1838), Alexandre Soumet (*La divine épopée ou l'enfer racheté*, 1840) ont traité ce thème. Cf. Hoegen: ou. c. p. 148. „Übrigens lag diese Idee der Darstellung grösserer, die Geschichte der Menschheit... behandelnder Dichtungen damals in der Luft.“

possédait l'oeuvre complet de MOLIERE, le Théâtre de CÔRNEILLE, les *Maximes* de LA ROCHEFOUCAULD, plusieurs volumes de FÉNELON, et encore bien des ouvrages classiques; selon toute vraisemblance il connaissait aussi l'auteur classique de son époque, PONSARD, peut-être même le pamphlétaire Louis VEUILLOT, ennemi acharné des romantiques. Aucun de ces auteurs n'a laissé de trace dans l'oeuvre de Madách qui ne fut influencé — Voltaire à part — que par les romantiques. L'influence française sur Madách est donc celle du romantisme français.

Jusqu'à quel degré le romantisme français influença-t-il *La Tragédie de l'Homme*? Par tout ce qui précède on trouve naturellement que *La Tragédie de l'Homme* est un drame romantique. Cela n'a encore été proposé par personne, à moins à notre connaissance, mais cette thèse nous apparaît si évidente que nous tenons pour superflue toute discussion à ce sujet. Mais il ne s'ensuit pas encore que l'influence française ait un rôle définitivement admis: le *Faust* de GOETHE est une oeuvre considérée comme romantique et BYRON est essentiellement un représentant du romantisme. Ne pourrait-on pas soutenir que le romantisme de *La Tragédie de l'Homme* prend son point de départ dans la poésie de Byron ou dans le romantisme allemand?

Nous savons par la correspondance et par les oeuvres de jeunesse de Madách qu'il portait dès l'âge de l'épanouissement du goût littéraire un vif intérêt aux romantiques français. Il lisait Eugène SUE, Georges SAND et il imitait d'autres romantiques français, surtout Victor HUGO.¹¹⁸ C'est donc par les auteurs français qu'il connut le romantisme. Quant à GOETHE et BYRON, ils ont exercé une influence plutôt en tant qu'individus que comme chefs d'école et ils ne lui offrirent ni idées sociales, ni celle du progrès, ni l'idée fondamentale de son oeuvre, la peinture de l'histoire de l'humanité dans une oeuvre cyclique depuis ses origines jusqu'au plus lointain futur. Rappelons-nous

¹¹⁸ Cf. Voinovich: ouvr. cité p. 66.

quelques phrases d'Emile FAGUET où il expose l'essentiel du romantisme français :

La révolution et l'Empire et tous les événements prodigieux de cette période ont rendu la nation française plus sérieuse, ou, si l'on veut, plus méditative. Ils l'ont habituée à réfléchir gravement et tristement sur les grands problèmes des destinées de l'humanité et des destinées des nations. Ils ont par là imprimé un mouvement très vif aux études philosophiques et aux études historiques... La philosophie et l'histoire étudiées pour elles-mêmes, étudiées pour tâcher de savoir où va l'humanité et comment elle doit marcher, pour tâcher de savoir ce qu'est vraiment l'homme et quels rapports il soutient avec l'Univers, étudiées dans un esprit sérieux, élevé, consciencieux et scrupuleux.¹¹⁹

Voilà l'atmosphère spirituelle, voilà le milieu littéraire d'où part l'esprit de *La Tragédie de l'Homme*. Il n'y a pas de poète; il n'y a pas d'oeuvre littéraire qui ait exercé une influence définitive sur Madách: c'est par une époque, par un courant littéraire que fut formé non pas l'oeuvre d'une manière indirecte, mais le génie qui lui a donné naissance. Madách, poète indépendant, n'est l'imitateur de personne, mais le disciple du romantisme français.

¹¹⁹ Dans Petit de Julleville: *Histoire de la littérature française*. Tome IX. p. III-IV.

OUVRAGES CONSULTÉS

A. *Audiganne*: Du mouvement intellectuel parmi les populations ouvrières. — Les ouvriers de Lyon — Revue des Deux Mondes, 1852, Tome 2, p. 508.

Barrault: Doctrine de Saint-Simon. Exposition. Première année 1829. Seconde édition. Paris, Au bureau de l'organisateur, 1830.

G. *Bontoux*: Louis Veuillot et les mauvais maîtres de son temps, Paris 1914.

Ludwig *Börne*: Briefe aus Paris. Werke, vol. 6---7. Herausgegeben von Alfred Stern, Berlin, sans date.

Edouard *Charton*: Mémoires d'un prédicateur saint-simonien. Revue Encyclopédique, 1831, p. 655.

Czóbel Ernő: Madách és Cormenin-Timon. Egyetemes Philologiai Közlöny, année 1912, p. 860—4.

Erdélyi János: Az ember tragédiája. Magyarország 1862. — Aussi dans les „Pályák és Pálmák.“

H. de *Ferron*: Théorie du Progrès. Paris 1867. 2 vol.

Heinrich *Heine*: Sämtliche Werke, Hamburg, 1862.

Wilhelm *Hoegen*: Die Menschheitsdichtungen der französischen Romantiker Vigny, Lamartine, Hugo. Darmstadt, 1908.

Petit de *Julleville*: Histoire de la littérature française des origines à 1900, Paris, Colin 1895.

Kármán Mór: Az ember tragédiája. Budapesti Szemle, année 1905, pp. 95—19.

J. *Kont*: Bibliographie française de la Hongrie, Paris, Leroux 1913.

J. *Kont*: Étude sur l'influence de la littérature française en Hongrie. Paris 1902.

Hugues Félicité Robert de *La Mennais*: Le livre du Peuple, Paris 1838.

Abbé de La Mennais: Worte des Glaubens Aus dem Französischen übersetzt von Ludwig Börne, Paris, 1834.

F. *Lamennais*: Le pays et le Gouvernement, Bruxelles, 1840.

C. L. de *Liefde*: Le saint-simonisme dans la littérature française. Amsterdam, sans date.

Lukács Móricz: Néhány szó a szocializmusról. Athenaeum, 1843.

Emerich Madách: La Tragédie de l'Homme. Traduit du hongrois par Charles de BIGAULT de CASANOVE, Paris, Société du Mercure de France, 1896.

Madách Imre: Az ember tragédiája. Jegyzetekkel és magyarázatokkal kiadta ALEXANDER Bernát. III^e édition, Budapest, 1919.

Pais Dezső: Madách és Lamarline. Egyetemes Philologiai Közlöny, 1919.

Gustave Planche: La littérature française de 1830 à 1848. Revue des deux Mondes, 1855, T. II. p. 537.

Jean Reynaud: De la société saint-simonienne. Revue Encyclopédique, janvier 1832. p. 9.

Szász Károly: Az Ember Tragédiájáról. Szépirodalmi Figyelő, 1862. Egyetemes Könyvtár, Győr, Gross Testvérek, sans date.

Szigetvári Iván: Madách és a szocializmus. Egyetemes Philologiai Közlöny 1898, p. 804.

Szücsi József: Madách Imre könyvtára. Magyar Könyvszemle. 1915.

Timon: Livre des orateurs, Paris, 1844.

Tolnai Vilmos: Madách londoni és phalanster-jelenetének egyik forrásához. Egyetemes Philologiai Közlöny, 1911.

Tolnai Vilmos: Madách Ember Tragédiájához. Irodalomtörténet 1914, p. 408.

Tolnai Vilmos: Az ember tragédiájának londoni színéhez. Irodalomtörténet 1914, p. 318.

Tolnai Vilmos: Madách George Sand „Lélia“ című regényéről. Egyetemes Philologiai Közlöny 1914. p. 738.

Vértesy Jenő: Madách irói hagyatéka. Irodalomtörténet 1914, p. 294.

Voinovich Géza: Madách Imre és az Ember Tragédiája, 1914. 2e éd. 1922. Budapest.

Graf C. F. von Volney: Die Ruinen, oder Betrachtungen über die Revolutionen der Reiche und das natürliche Gesetz. Aus dem Französischen mit einer Vorrede von Georg Forster, Braunschweig, 1850. Onzième édition, 1860.

George Weill: Un précurseur du socialisme. Saint-Simon et son oeuvre. Paris 1894.

APPENDICE: MADÁCH EN FRANCE

Gazette de Hongrie, 1881. Madách: *La tragédie de l'homme* (traduction des principales scènes).

Janka Wohl: *Lettre de Budapest* (sur Liszt, Zichy et Madách) *Revue Internationale*, 1884. T. I.

Sayous: *Madách, poète hongrois et la Tragédie de l'Homme*. *Revue chrétienne* oct. 1894. pp. 260—269.

Kont: *La Hongrie littéraire et scientifique*, Paris, 1896. (Une biographie détaillée de Madách et un résumé de *La Tragédie de l'Homme* se trouvent pp. 240—248.)

Madách (Emerich): *La Tragédie de l'Homme* Traduit du hongrois par Charles de Bigault de Casanove. Paris, 1896. Paru d'abord dans le *Mercure de France*, 1896.

Kont (I): *Revue critique*, 1897, vol. I. (sur la traduction de Bigault de Casanove).

Kont (I): *L'Étranger*, 1897, 6-8 (sur la traduction de Bigault de C.).

Chélaré (Raoul): *Mercure de France*, 1897 janvier (sur la traduction de B. de C.).

Kont: *Compte rendu sur Kármán: La Tragédie de l'Homme*. *Revue critique*, 12 mai 1906.